

Coufil des ans

Bulletin de la Société historique de Bellechasse St



Spécial Beaumont

- Rosaire Saint-Pierre 3
- L'église de Beaumont 8
- Élisabeth Turgeon 13
- Souvenirs de Beaumont 21
- Le vieux presbytère 28
- Le domaine seigneurial 31

vol. 21 - n° 2 - Printemps 2009 \$5





Conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse

président: Jean-Pierre Lamonde, 418 887-3761
lamondej@globetrotter.net

vice-président: Conrad Paré, 418 887-3238
conpar@globetrotter.net

trésorière: Gisèle Lamonde, 418 887-3761
gisele.lamonde@globetrotter.net

secrétaire: Nicole Picard, 418 837-9768
picard.tardif@sympatico.ca

Lise Fleury Gosselin: 418 887- 6030
fleuryl@globetrotter.net

Réjean Bilodeau: 418 789- 3664

Paul St-Arnaud: 418 884-4128
paulst-arnaud@globetrotter.net

Pierre Prévost: 418 882-3528
mjd@mediom.qc.ca

Robert Lebrun: 418 883-5110
robert.lebrun@globetrotter.net

Membres d'honneur de la Société historique de Bellechasse

- 0006 André Beaudoin
- 0008 Claude Lachance
- 0016 Fernand Breton
- 0019 Benoît Lacroix
- 0033 Roger Patry
- 0038 Cláudette Breton
- 0162 Charles-Henri Bélanger

Territoire de la Société historique de Bellechasse

Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Camille, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Magloire, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël, Sainte-Sabine, Saint-Vallier.

Responsable de la publication: Société historique de Bellechasse

Coordinateur: Robert Lebrun

Équipe éditoriale: Conrad Paré, Jean-Pierre Lamonde, Robert Lebrun.

Inscription et renouvellement: Lise Fleury Gosselin

Revision des textes: Jean-Pierre Lamonde, Robert Lebrun

Conception graphique: Julien Fontaine - julien.fontaine278@gmail.com



Couverture:

«Partie arrière du Moulin de Beaumont qui donne accès à la chute Mailloux»

Ph: Paul St-Arnaud

Présentation

Jean-Claude Tardif

L'histoire est construite par des individus qui ont vécu dans un espace et un temps donnés. Ceux qui vivent aujourd'hui écrivent l'histoire de demain. Voilà pourquoi il est de la plus haute importance de faire parler... et écrire les acteurs d'aujourd'hui. C'est dans cet esprit que le présent numéro de la revue de la Société historique de Bellechasse a été produit. Les anciens ont joué un rôle déterminant dans ce que Beaumont est devenu. Nos contemporains, à leur tour et à leur manière, jouent un rôle qui déterminera l'avenir. Ils sont des héritiers. Ils laisseront à leur tour un héritage. Ainsi va la vie, selon le dicton populaire.

Dans le présent numéro entièrement consacré à la plus ancienne communauté de Bellechasse, ce haut lieu d'histoire des seigneuries, des moulins et des belles d'autrefois, est décrit à travers quatre prismes : ses personnages, ses institutions, son histoire et ses bâtiments.

Une quinzaine de collaborateurs et une vingtaine de textes originaux et d'archives nous racontent et nous décrivent, parfois avec émotion et nostalgie, des moments de notre passé, pas toujours lointain. Tous ont en commun de refuser l'oubli et l'indifférence. Tous désirent faire revivre qui nous fûmes pour comprendre ce que nous sommes. La génération qui nous suit a besoin de savoir quand et comment l'histoire s'est vécue et surtout par qui.

Qui sont les personnages importants qui ont contribué à notre devenir et dont on retrouve par exemple les noms sur nos rues, sans trop savoir pourquoi ? On apprendra notamment des informations nouvelles sur le maçon-architecte qui a supervisé la construction de l'église, Jean-Baptiste Mailloux. Une page d'histoire exclusive nous est racontée par une descendante de la famille Lachance qui a vécu dans ce qu'il est convenu d'appeler la maison La Chesnaie.

Les années 1970 ont été fébriles en termes de bouleversements sociaux et culturels. Une véritable mobilisation en faveur de la sauvegarde du patrimoine a donné naissance au Comité de promotion du patrimoine de Beaumont (CPPB) et à son organe d'information, L'Oseilleur. Celui qui a accumulé dans ses bagages une foule de souvenirs, Roger Patry, nous les fait partager avec un lyrisme délicieux. Finalement, il y a tous ces monuments patrimoniaux que l'on ne pouvait pas ignorer. Vous ne les verrez plus de la même façon. Et bien d'autres textes passionnants. Bonne lecture.

Jean-Claude Tardif

Cotisation annuelle: 20 \$

Adresse postale: 8, avenue Commerciale, Saint-Charles, GOR 2T0

Courriel: redaction@shbellechasse.com

Site Web: www.shbellechasse.com

Dépôt légal:

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2006 ISSN D381 079

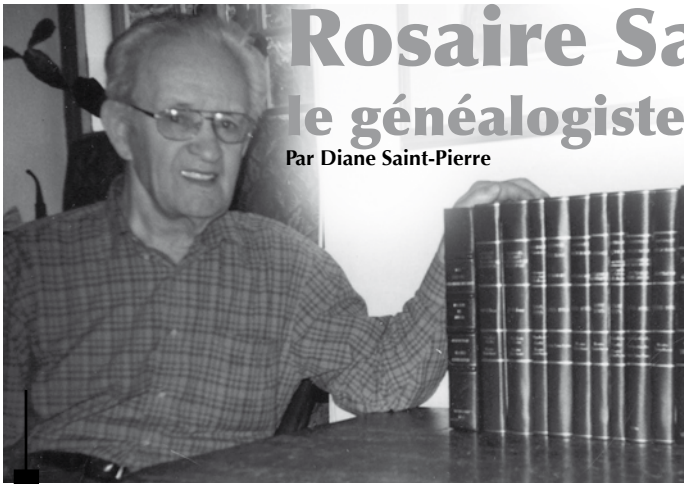
Les textes publiés dans cette revue sont la responsabilité de leurs auteurs.

Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte.

La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception, Au fil des ans est publié quatre fois l'an.

La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Sommaire	• Rosaire Saint-Pierre le généalogiste	3	• L'Oseilleur	18
	• Hommage à Beaumont	4	• Les archives de la paroisse	20
	• Personnages importants	5	• Souvenirs de Beaumont	21
	• Église de Beaumont	8	• Le vieux presbytère	28
	• Patrimoine religieux de Beaumont	10	• Le moulin Chabot	30
	• Robert Lamontagne	11	• Le domaine seigneurial	31
	• Pierre-Georges Roy	12	• Le moulin de Vincennes	32
	• Élisabeth Turgeon	13	• La bourgeoise du village	34
	• La famille Lachance	14	• Le magasin Blais-Turcotte	35
	• Mes souvenirs d'enfance	15	• La berçante de Beaumont	37
	• Notre petite histoire	16	• La maison Saladin d'Anglure	38
	• Le Comité du patrimoine	17		



Rosaire Saint-Pierre (1919-2007) le généalogiste, l'historien... l'érudit¹

Par Diane Saint-Pierre

« *Rosaire Saint-Pierre, le généalogiste, l'historien et l'érudit* »
Source : Fonds de la Famille Rosaire et Gemma (Pellerin) Saint-Pierre

L'œuvre est à la hauteur de l'homme... minutieuse, faite de longues heures de travail, d'une patience que d'aucun ne saura lui contester. Et l'œuvre, ces écrits ne vieillissent pas. Ils ne vieilliront jamais puisque qui cherche ses origines, ses racines, y trouve avec plaisir la qualité de la recherche et le souci du détail, alliés à cette ferveur du généalogiste, cette minutie de l'historien de mettre sur papier ses découvertes, ses observations, et ainsi les préserver de l'ignorance et surtout de l'amnésie. D'ailleurs, dans ses mémoires qu'il rédigea sur plusieurs années, Rosaire Saint-Pierre y a écrit cette dédicace très éclairante sur le personnage et témoignant de cette inquiétude, pour ne pas dire de cette angoisse qui fut au cœur de l'œuvre de sa vie : « Je dédie ce recueil de souvenirs à ceux des miens qui me survivront. Ces notes rappellent des choses disparues ou qui menacent de disparaître. J'ai essayé ici de les sauver de l'oubli² ».

Né à Saint-Perpétue de l'Islet en 1919 et décédé à Beaumont en août 2007, Rosaire Saint-Pierre aura parcouru bien du chemin, relevé bien des défis et réalisé bien des projets au cours de ses 88 années de vie. Marié en 1952 à Gemma (née Pellerin), père de six enfants, dont Michel, apiculteur de métier et par passion, décédé accidentellement en 1999, et de dix petits-enfants. Rosaire n'est pas de ceux à qui on offre les grandes études, un avantage que l'on réserve souvent, à cette époque, pourtant pas si lointaine, à l'enfant de la famille qui se prédestine à la prêtrise. Donc, Rosaire fera un cours commercial au Collège Sacré-Cœur de Saint-Romuald, près de Québec puis, la guerre survenant, il devient en 1941 sous-officier instructeur à l'École militaire dans l'Armée canadienne, au Lac-Mégantic. Au retour de la paix, il suit un cours à l'École de laiterie de Saint-Hyacinthe pour devenir inspecteur dans cette industrie. C'est pour le Ministère fédéral de l'Agriculture qu'il travaillera durant quelque 21 années, soit jusqu'en 1967, année où à l'âge de 48 ans, avec six enfants en bas âge, il décide de se consacrer entièrement à sa passion : la restauration des vieilles maisons et du mobilier ancien,

ce qui d'ailleurs le ramènera jusque sur les bancs de l'école. Alors âgé de 63 ans, il y réalise un vieux rêve longtemps caressé... suivre des cours à l'université. Entre 1982 et 1984, il s'inscrit dans le programme en Arts et traditions populaires de l'Université Laval, puis il suit des cours de maîtrise en histoire de l'art. Mais comme on s'en doute, Rosaire a aussi bien d'autres passions, dont celles des vieux livres, de l'histoire... et de la généalogie.

C'est ainsi que durant plus de vingt années, parfois seul, parfois avec son complice de l'heure et ami, Napoléon Goulet (1913-1984) de Saint-Gervais de Bellechasse, mais toujours épaulé de son épouse, Gemma, il entreprend de retracer, de colliger, de transcrire et de publier plusieurs ouvrages de généalogie, dont le premier paru en 1975 s'attarde tout naturellement à Beaumont : Répertoire des mariages et nécrologie de Beaumont (1692-1975) (mis à jour et réédité en 1982). Mais avant de se lancer dans cette aventure qui sera sienne jusqu'à son décès, il aura publié plusieurs articles dans des petits journaux locaux, L'Oseilleur, La lanterne, en plus d'écrire des textes pour la revue québécoise de généalogie, Nos Ancêtres, pour l'Album du Tricentenaire de Beaumont (1972) sur « La maison Trudel », « La maison Roy », « La maison Saint-Pierre » et le « Tableau généalogique des familles de Beaumont ». Mais revenons à ses ouvrages de généalogie. Rosaire publie ainsi, successivement, des répertoires de mariages et de nécrologie (Saint-Vallier en 1976), de personnes nées dans Bellechasse et mariées aux États-Unis (avec Napoléon Goulet, 1980), de baptêmes de Beaumont depuis 1672 (publié en 1985) ainsi que cet ouvrage qui fera particulièrement sa fierté et qui vient alors commémorer le 325^{ème} anniversaire de l'arrivée de l'ancêtre au pays : Les Saint-Pierre-Dessaint, généalogie, 1679-1989 (Beaumont, 1989). Cette dernière publication sera revue, corrigée et augmentée une première fois en 1992, puis de nouveau en 1999.

À cette dernière date, il regroupe alors plus de 12 000 mariages recensés au Canada et aux États-Unis de descendants des ancêtres Pierre (Dessaint) de Saint-Pierre et de Marie Gerbert. Ainsi, Rosaire Saint-Pierre aura-t-il été de ce type d'être entier qui conservait scrupuleusement ces objets et faits du passé, qui compilait ces actes religieux des registres paroissiaux et événements familiaux, bref toutes ces petites choses qui tombent trop souvent dans l'oubli et qui pourtant permettent de comprendre nos origines, non seulement comme individu, mais également comme peuple. Nationaliste dans l'âme, conscient de ses racines à la fois si importantes, mais aussi si fragiles, cet infatigable défenseur du patrimoine québécois sous toutes ses formes et pourfendeur de ce qui le menace avait fait siennes ces causes en lesquelles il croyait sincèrement, profondément. □

¹ L'auteure remercie sa mère, Gemma (Pellerin) Saint-Pierre pour les compléments d'information.

² Rosaire Saint-Pierre, *Mes souvenirs*, Beaumont, [manuscrit], 2001-2007.

Hommage à Beaumont, terre d'accueil

Fernand Thibault



Voilà ce que devient la ferme des Thibault plus tard alors que Jean-Yves faisait l'élevage d'animaux de race Charolais.



Bâtiments de ferme Thibault en 1976 et 1982 - Collection F. Thibault

Lorsque ma famille arriva à Beaumont en 1951, je n'avais que treize ans, néanmoins, j'étais l'aîné d'une famille de dix enfants. En 1952 et 1954, deux nouvelles petites perles vinrent s'ajouter à notre famille déjà nombreuse nous permettant ainsi de planter nos racines profondément dans le sol beaumontois. Certains lecteurs pourront corriger quelques erreurs de mes souvenirs, mais ils ne pourront contester ce qui est un fait indéniable : l'accueil chaleureux

de la population de Beaumont envers les nouveaux arrivants. La grande proximité de la ville et les salaires alléchants des chantiers maritimes, particulièrement durant les années 1940/50, ont attiré grand nombre de cultivateurs à aller travailler là où les revenus étaient assurés sans assumer les risques d'un investissement important sur la ferme. Petit à petit, les fermes étaient délaissées pour ensuite être mises en vente, permettant ainsi à des familles venues de l'extérieur de remplacer celles qui les laissaient.

En cette année 1951, quelques nouvelles familles s'ajoutèrent au patrimoine paroissial. Nous arrivions alors de St-Mathieu de Rimouski. Quelques mois plus tard, deux autres familles de notre paroisse, soit celle de Louis-Philippe Jean, qui vint s'établir sur la terre de Wilfrid Turgeon, dans le bas de la paroisse, et celle de Mathieu Ouellet qui s'établit sur une des dernières terres de Beaumont dans le rang St-Roch. Voici quelques familles arrivées dans les quelques années avant nous. Aimé Fillion, arrivé de St-Nazaire, les frères Jean-Charles et Clément Lachance en provenance de St-Laurent de l'île d'Orléans. Les frères André et Tarcissius Fournier de St-Anaclet, près de Rimouski. Albert Bélanger de St-Gervais, Viateur Blouin d'Honfleur, les frères Paul et Dollard Labrie en provenance de St-Charles, si mon souvenir est fidèle. La famille Turcotte du magasin général en provenance de Kamouraska, je crois, tout comme M. Lévesque, plombier et hôtelier (La belle Françoise). D'autres vinrent s'ajouter au cours des ans : Napoléon

Mercier de St-Charles, Léo Boutin de St-Gervais, un monsieur Godbout de St-Gervais également, son voisin. Bien sûr, il y en a eu d'autres, cependant, j'en ai nommé suffisamment pour illustrer la véracité de mon propos.

Lorsque nous sommes arrivés dans le Rang des Fiefs, nous avions de bonnes raisons de nous sentir étrangers. Étrangers, nous l'étions dans notre mentalité et dans notre langage. Qu'à cela ne tienne, en moins de quelques semaines, nous avions assimilé les différences et déjà, nous nous sentions chez nous grâce à l'accueil des voisins qui nous considéraient des leurs à part entière. Les nouveaux arrivants se reconnaissaient et créaient des liens entre eux en même temps qu'entre eux et la population de souche. Cependant, jamais les familles souches ne nous ont traités comme des gens à part, on était plutôt heureux de nous aider à nous intégrer le plus rapidement possible.

Lorsque nous sommes arrivés en 1951, mon père n'avait que 38 ans. Des gens importants dans la paroisse, les aînés, notables comme M. Josaphat Morency, M. Sténio Patry, M. Lauréat Roy, M. Albert Patry, maire, entre autres, s'adressaient à lui en l'appelant Monsieur Thibault et en lui promulguant tout le respect accordé à un résident à part entière. Cet accueil nous a si grandement marqués que même ceux de nous qui n'ont pu y demeurer dans leur vie adulte y sont restés attachés par les racines.

Nos parents, qui n'ont jamais songé un instant à retourner dans leur paroisse natale, reposent ad vitam aeternam dans le cimetière de Beaumont près de l'église □

Prochains numéros : on a besoin de vous

Le prochain numéro d'Au fil des ans portera sur les militaires en Bellechasse. Ce ne sera pas un numéro pour faire la promotion de la guerre, mais pour rappeler le souvenir et la générosité des hommes et des femmes qui ont participé aux conflits des deux grandes guerres mondiales, et d'autres qui auraient aussi servi dans des situations similaires.

Ce serait un grand service que vous rendriez au bulletin si vous nous faisiez connaître les noms des soldats de votre municipalité, en mentionnant les parents, les dates et conflits où ils ont servi.

Envoyez-nous leurs photos et correspondances. Grand merci à l'avance. Enfin, le dernier numéro de 2009 portera sur les cimetières en Bellechasse. Lieux paisibles que ces parcs où nous allons à l'occasion. Des monuments de toutes sortes, des clôtures et grilles de belle facture. Les rites funéraires d'autrefois, les corbillards à chevaux, etc. Vous avez des photos, des idées pour ce numéro, un souvenir à raconter ? Comment nous joindre : 418 887-3761 ou encore redaction@shbellechasse.com et enfin : 8, avenue Commerciale, Saint-Charles (QC) G0R 2T0.

Quelques personnages ayant marqué l'histoire de Beaumont

Jean-Claude Tardif

L'histoire d'une communauté s'écrit avant tout par des personnes. Il y a bien des événements, des incidents ou accidents, des cataclysmes ou des « act of god ». L'histoire à laquelle on reste attaché demeure celle de ceux qui nous ont précédés et qui ont laissé leur trace. Sans vouloir être exhaustive, la liste qui suit rappelle quelques noms significatifs à travers les 300 ans d'histoire de Beaumont. Débutons par la liste des noms de famille que l'on peut appeler les familles souches, celles qui ont donné naissance à toute une lignée de Beaumontois et dont certains descendants habitent encore Beaumont. Selon Pierre-Georges Roy, « La plupart des pionniers de Beaumont étaient originaires de l'Île d'Orléans »¹. Par la suite, les communications entre les deux communautés sont demeurées fréquentes, « presque journalières ». Les noms suivants étaient déjà présents en 1700 : Couillard, Couture, Filteau ou Fecteau, Fournier, Gonthier, Gosselin, Guay, Guénette, Labrecque, Marchand, Molleur dit L'Allemand ou Lallement, Nadeau, Roy, Turgeon. Les nouveaux noms suivants étaient présents en 1800 : Bellerive, Breton, Chabot, Côté, Dion, Drapeau, Faucher, Fraser, Girard, Journeault ou Journaux, Létang, Moreau, Morency, Paquet, Patry, Pelletier, Poiré ou Poirier, Roy, Shink, Thivierge, Vallières. Les noms suivants se sont ajoutés en 1900 : Asselin, Bégin, Bourget, Carrier, Fortin, Labonté, Lachance, Laverdière, Létourneau, Marcoux. Parmi ceux qui ont laissé leur nom dans l'histoire de Beaumont, mentionnons les suivants.

1 IDEM, p.83

2 IDEM, p.119

3 Pierre-Georges Roy rapporte une légende au sujet des Fraser (pp 285-286)

Lorenzo Auger

Le 15 février 1922, le clocher de l'église fut jeté par terre par une tempête de nord-est. Les marguilliers en profitèrent pour allonger l'église de seize pieds. Ils demandèrent à un jeune architecte de Lévis, qui avait récemment acquis et restauré le moulin de Vincennes, de préparer les plans de la restauration. Encore aujourd'hui, on peut admirer cette parfaite intégration et l'harmonie des ensembles. Il remplaça le clocher antérieur par « un clocher à deux lanternes qui ressemble étrangement aux vieux clochers de France »².

François Bissot

Il se fit concéder la seigneurie de Vincennes le 4 novembre 1672 par l'intendant Talon, en même temps que Charles Couillard se fit concéder la seigneurie de Beaumont. Vincennes, que l'on appelait également Cap St-Claude ou encore Montapeine, était dans les limites de la paroisse de Beaumont. Il n'habita pas sa seigneurie et la transmit à son frère qui ne l'habita guère plus, se contentant de faire cultiver ses terres.

Charles Couillard

Premier seigneur de Beaumont, il est né en 1647 de l'union de Guillaume Couillard et de Guillemette Hébert, fille de Louis Hébert, « le premier labourer canadien ». Le 3 novembre 1672, il se fait concéder par l'intendant Talon, les terres situées entre le Cap-St-Claude ou seigneurie de Vincennes et le Ruisseau Mailloux. Marié en 1665 en premières noces à Marie Pasquier de Franclieu, il adoptera le nom de Charles Couillard des Îlets jusqu'en 1672, après quoi il prit le nom de Couillard de Beaumont. À la suite du décès de son épouse, il se remaria en secondes noces en 1686 à Louise Couture, fille de Guillaume Couture, « premier colon de Lévis » et d'Anne Aymard. Il eut 15 enfants et légua sa seigneurie à son fils Charles-Marie qui la légua à son tour à son fils Charles, et ainsi de suite jusqu'au début du dix-neuvième siècle.

Faucher de Saint-Maurice

Il est le fils de Narcisse-Constantin Faucher de Saint-Maurice, dernier seigneur de Vincennes, né à St-Michel et qui avait fait ses études classiques à Québec avant d'être admis au barreau en 1842. Narcisse-Henri-Édouard est né à Québec en 1844. Une fois élu député de Bellechasse, il obtint, entre autres, du gouvernement du Québec, en 1888, qu'il prenne à sa charge les frais d'inhumation des noyés inconnus trouvés dans les anses de Beaumont. Et la chose était très fréquente, en raison du nombre de navires qui voyageaient sur le fleuve et qui avaient parfois le malheur de faire naufrage³.

Simon Fraser

À l'hiver 1760-1761, le 78^e Régiment écossais, commandé par le colonel Simon Fraser, passa une partie de l'hiver à Beaumont. Il avait pour lieutenant Malcolm Fraser. Un soldat de la compagnie, du nom d'Augustin Fraser, s'établit par la suite à Beaumont et serait à l'origine du clan des Fraser. Ce sont les Highlanders. Selon Pierre-Georges Roy, « Les Écossais sympathisèrent beaucoup plus vite avec les Canadiens-français que les Anglais et les Irlandais ». Le fils d'Augustin, Simon Fraser, est né à Beaumont et, après des études classiques au Séminaire de Québec, exerça la fonction de notaire à Beaumont, de 1804 à 18551.

John Hearn

Né à Waterford, Irlande, en 1827, il est arrivé au Québec en 1842, sans le sou. Il fit fortune dans l'immobilier et acquit le 24 novembre 1853, pour y passer ses étés, une propriété située sur la plus haute colline de la seigneurie de Vincennes et qui porte aujourd'hui le nom de « Manoir de Beaumont ». C'est son fils, John Gabriel qui bâtit, vers 1900, l'actuel manoir et planta les allées d'arbres à l'entrée. Il exerçait à Québec la profession d'avocat.

Arthur Labrie

Né à St-Charles en 1906 et décédé en 2003, il a acquis et restauré durant

près de 30 ans le moulin à farine de la Chute à Mailloux et en a fait un joyau du patrimoine bâti beaumontois, bellechassois et québécois. Il a été en outre le fondateur de la Société historique de Bellechasse. Ce n'est pas surprenant qu'il ait été décoré « Grand Bellechassois » par la MRC, en 2000. Il complétait en quelque sorte une véritable collection de médailles et de reconnaissances, incluant la médaille de l'Ordre du Canada et la médaille du Lieutenant-gouverneur du Québec.



*Luc
Lacourcière
1910-1981
Collection
Jean-Claude Tardif*

Luc Lacourcière

Écrivain, ethnographe et folkloriste de réputation mondiale, Luc Lacourcière est né à St-Victor de Beauce en 1910. Professeur et chercheur à l'Université Laval, fondateur des Archives de folklore, il s'est établi à Beaumont en 1961 où il entreprit la première restauration de maison patrimoniale avec l'aide de son ami Robert Lamontagne aidé de son fils, Jean Lamontagne. Les nombreuses distinctions qu'il a reçues indiquent bien l'audience que connaissent ses travaux et la renommée dont il jouit partout à travers le monde. Il fut nommé compagnon de l'Ordre du Canada en 1970 et membre de l'Ordre du mérite de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec en 1976. En 1982, à mon invitation, il accepte de donner son nom à la bibliothèque municipale de Beaumont. Il est décédé le 15 mai 1989.

Jean-Baptiste Laliberté

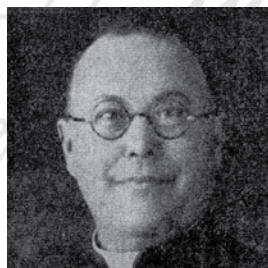
Ce grand marchand de fourrure de Québec, né en 1843, était originaire de Beaumont et y avait passé son enfance. Il était le fils de Jean-Baptiste Lainesse ou Lainé, dit Laliberté, et d'Élizabeth Labrecque. Il fit fortune dans le commerce de la fourrure et occupa les postes de directeur et président de la Banque Nationale et président de la Commission du port de Québec.

Robert Lamontagne

Cet artisan vivant à Beaumont aura eu à sa façon un rôle déterminant pour la protection du patrimoine bâti de la région de la Côte-du-Sud du Québec. Une trentaine de bâtiments ont été restaurés ou construits par lui et son fils dans le respect des traditions architecturales et patrimoniales. Il eut droit, des années plus tard, à la reconnaissance publique. Il a été honoré par le Conseil de la culture des régions de Québec et de Chaudière-Appalaches à titre de « Porteur de tradition ». Sa candidature a été soumise en 2008 pour l'obtention du prix Gérard-Morisset accordé à une personne pour l'ensemble d'une carrière consacrée au patrimoine.⁴

Réal Lapierre

Né en 1944 à Saint-Charles-de-Bellechasse, il passa sa vie active à Beaumont. Il entreprit une carrière d'enseignant en géographie à l'école polyvalente de Lévis puis débuta en politique comme conseiller municipal de Beaumont en 1971. Il fut élu maire en 1974 et exerça cette fonction jusqu'en 1985. Il fut réélu maire en 1994 et conserva ce poste jusqu'en 2004. De 2001 à 2004, il fut désigné Préfet de comté de Bellechasse. En 2004, il fut élu député de Lévis-Bellechasse aux élections fédérales, sous la bannière du Bloc québécois, puis défait aux élections de 2006 par la vague conservatrice. Sous son règne de maire, la quincaillerie Turcotte fut acquise par la municipalité, rattachée à la salle paroissiale et transformée en centre communautaire, grâce à l'appui d'une équipe de bénévoles. C'est sous son règne également que le Moulin de Vincennes fut reconstruit, avec l'aide de Rosaire St-Pierre et grâce à d'importantes subventions des divers paliers de gouvernement.



*Abbé
F.X. Lefebvre
1933
Collection
Nicole Picard*

François-Xavier Lefebvre

Il fut curé de Beaumont de 1927 à

1939. Il laissa un doux souvenir au cœur de plusieurs Beaumontois. Un tantinet hédoniste, c'est-à-dire un bon vivant, il ne se gêna pas pour organiser les fêtes du deuxième centenaire de l'église en 1933, lesquelles eurent beaucoup de succès. À ses heures, il faisait de la peinture sur tôle ou panneau publicitaire. Des collectionneurs peuvent se vanter d'avoir une de ses oeuvres. Il fit même ériger un promontoire avec vue sur le fleuve au fond du cimetière, ce que le curé suivant, l'abbé Guay, s'empressa de démolir, mais que plusieurs gardent en mémoire.

Michel Mailloux

Le nom du Ruisseau Mailloux fut donné en l'honneur de Michel Mailloux, venu de Brie-sous-Manthe, en France. Ce dernier est passé par l'Île d'Orléans avant de s'établir sur ce coin de terre à Beaumont, au début des années 1700.

Louis Marchand

Habitant de Québec, il exerçait l'état de cabaretier, ce qui l'avait enrichi si bien qu'il disposait d'une terre à Beaumont et fit don à la fabrique, en 1693, d'un lot pour la construction de l'église. L'année suivante, il acheta la moitié de la seigneurie de Vincennes. Il s'adonna à la guerre aux Iroquois et autres ennemis de la Nouvelle-France.

Suzanne Paradis

Poète réputée et romancière, elle a habité Beaumont dans ce qui fut longtemps le bureau municipal, en quelque sorte notre hôtel de ville, et qui porte le nom de la Maison La Chesnaie. Née à Québec le 27 octobre 1936, Suzanne Paradis a enseigné pendant quelques années avant de se consacrer entièrement à sa carrière littéraire et à des activités connexes. Tout en publiant une vingtaine d'ouvrages, elle a fait des chroniques sur la poésie au journal Le Soleil et elle a été animatrice d'ateliers littéraires dans certains collèges et universités notamment, à Chicoutimi, Rimouski et Québec. Elle est aussi l'auteur d'une série radiophonique sur la femme dans le roman québécois. Suzanne Paradis a également été membre de la Commission consultative des arts, membre du collectif de la revue Estuaire, lectrice et conseillère littéraire au journal Le

Devoir et, depuis 1977, chercheuse et rédactrice pour le Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec. Elle collabore de façon intermittente à de nombreux journaux. Elle a reçu le Prix Mgr Camille Roy en 1961, le Prix de la province de Québec en 1963, le Prix France-Québec en 1965 et le Prix Du Maurier en 1970. Elle a été lauréate en 1983 du Prix du Gouverneur général du Canada pour son recueil *Un goût de sel*. Elle est membre de l'Académie canadienne-française. Elle a publié à Beaumont son premier recueil de poèmes intitulé *À temps le bonheur* poèmes, Beaumont, en vente chez l'auteur.

Thomas Patry

Véritable Louis Cyr de l'époque, marchand général réputé pour sa bonhomie et sa générosité, il a tenu feu et lieu dans ce qui a constitué le lieu de rassemblement de plus d'une génération, au coeur du village. Le Magasin à Thomas, comme on l'appelait. Ce personnage, si accueillant pour ces jeunes qui ne cherchaient qu'une place pour s'asseoir et prendre une bière, en a entendu des mots doux comme des cris de joie. Comme il était connu pour sa force physique, personne n'osa jamais l'affronter. Tous le respectaient. Dans tous les sens du terme. À son décès, en 2004 une foule est allée le reconduire en terre, dans le vieux cimetière, à deux pas de chez lui.

Hugues-Jacques Péan

Hugues-Jacques Péan de Livaudière est né en 1682 à Paris. Officier dans les troupes de la marine, il sert d'abord à l'Île Royale (Cap-Breton, 1714-1721). Il fut nommé commandant du fort Frontenac (Kingston, 1722-1725), du fort de Chambly (1727-1729), puis commandant de Détroit (1733) et major de Québec (1733-1744). Il épouse Marie-Françoise Pécaudy de Contrecoeur en 1722 ; de cette union sont issus Michel-Jean-Hugues Péan de Livaudière et René-Pierre Péan de Livaudière. Copropriétaire avec sa femme de la seigneurie de Saint-Joseph ou de Lespinay (1735-1744), on lui concède le fief Saint-Michel (1/2 ouest de la seigneurie de La Durantaye) en 1736. En 1744, il obtient la concession

de la seigneurie de Livaudière. Le nom du canton de Livaudière proclamé en 1965 et situé au nord-est de Matagami dans la région du Nord-du-Québec-Baie-James honore sa mémoire. Il décède en 1747 à Québec.

Antoine Plamondon

Un des grands peintres du Canada français, Plamondon fut chargé en 1826 par l'évêque de Québec, de faire la peinture illustrant La mort de saint Étienne, toile qui se trouve encore au retable de l'église de Beaumont.

Rosaire St-Pierre et Pierre-Georges Roy

(voir textes particuliers en ces pages)

Joseph Shink

Antiquaire avant le temps, commerçant de viande et de renard, ce personnage intriguait bien du monde. « La caractéristique principale de Jos Shink, écrivent Louise Lépine et Yves Bourget, était justement de ne pas faire ce que les autres faisaient et de faire ce que les autres ne faisaient pas encore.⁵ » Peintre et sculpteur reconnu sur le tard, ce Beaumontois fit don à l'église, en 1928, des chandeliers en bois sculpté du banc d'oeuvre. Ils ne sont plus en usage aujourd'hui. On a pu admirer ses sculptures au Musée de Québec où il a eu droit à une affiche.

Adélar Turgeon

Fils de Damase Turgeon et de Christine Turgeon, cet avocat et homme politique est né à Beaumont en 1863 et y passa ses premières années. À son décès en 1930, il fut enterré dans le cimetière local. Il fit don à l'église de Beaumont, en 1928, d'un ostensor et d'un ciboire doré. Il fut élu député de Bellechasse contre Faucher de St-Maurice, de 1890 à 1909. Comme il a exercé plus tard la fonction de président du Conseil législatif, il devenait, à son départ, propriétaire de son fauteuil et il le donna à l'église. On peut encore l'observer aujourd'hui dans le chœur. Il fut en outre un des fondateurs de l'Union libérale de Québec.

Élizabeth Turgeon

Née à Beaumont, le 8 février 1840, de Louis-Marc Turgeon et d'Angèle Labrecque, elle fit ses études à l'École

normale Laval et, après être entrée en religion, elle alla fonder à Rimouski les « Soeurs des petites écoles » qui deviendra la Congrégation des Soeurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire. Elle y décéda le 17 août 1881. On a entrepris les démarches pour la faire canoniser. Un livre relate son histoire³ (voir texte particulier dans ces pages).

Louis Turgeon

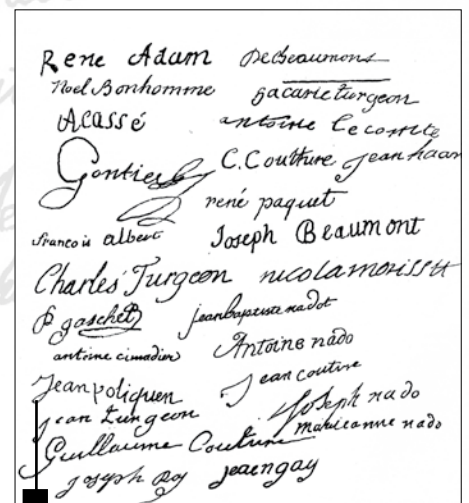
Gendre d'une descendante de Charles Couillard, Louis Turgeon hérita d'un tiers de la seigneurie de Beaumont en 1795. Admis à la profession de notaire, il habita St-Charles tout en faisant cultiver sa terre à Beaumont. Deux de ses fils adoptèrent la même profession que lui. Il fut élu député de Hertford (Bellechasse) de 1804 à 1809 et de 1816 à 1818, date à laquelle il fut nommé au Conseil législatif.

Zacharie Turgeon

Il fut un des premiers habitants de Beaumont. Charpentier de métier, et marguillier, il fut chargé de la construction de l'église, en 1692. Il habita ce qui porta le nom de la Maison jaune et qui servit de gîte du passant à la fin des années 1990. Dans cette maison vécurent sept générations de Turgeon.

Michel Vien

Il servit le seigneur et ses censitaires comme le dernier meunier au moulin de Vincennes. □



Signatures récoltés vers 1730
Almanah de l'Action sociale
catholique, 1934 - Coll. Réjean Bilodeau

4 *L'Oseilleur*, mars 1981.

5 *Élizabeth Turgeon, hier et aujourd'hui*. Voir le site www.soeursdusaintrosaire.org

L'église de Beaumont, ou bâtir une église en Nouvelle-France selon Jean-Baptiste Maillou

Par Pierre Prévost



Partie du plan dessiné par Jean Maillou montrant les proportions et les dimensions d'une église indéterminée, conservé au Musée du Séminaire de Québec.

Vraisemblablement en 1727, Jean-Baptiste Maillou est sollicité pour l'érection d'une église sur la rive droite du fleuve. Qui est ce Maillou et quelle est son expertise? Si on veut comprendre la morphologie des églises primitives de la vallée du Saint-Laurent, il faut d'abord chercher des réponses à ces questions.

La première église paroissiale de la Nouvelle-France

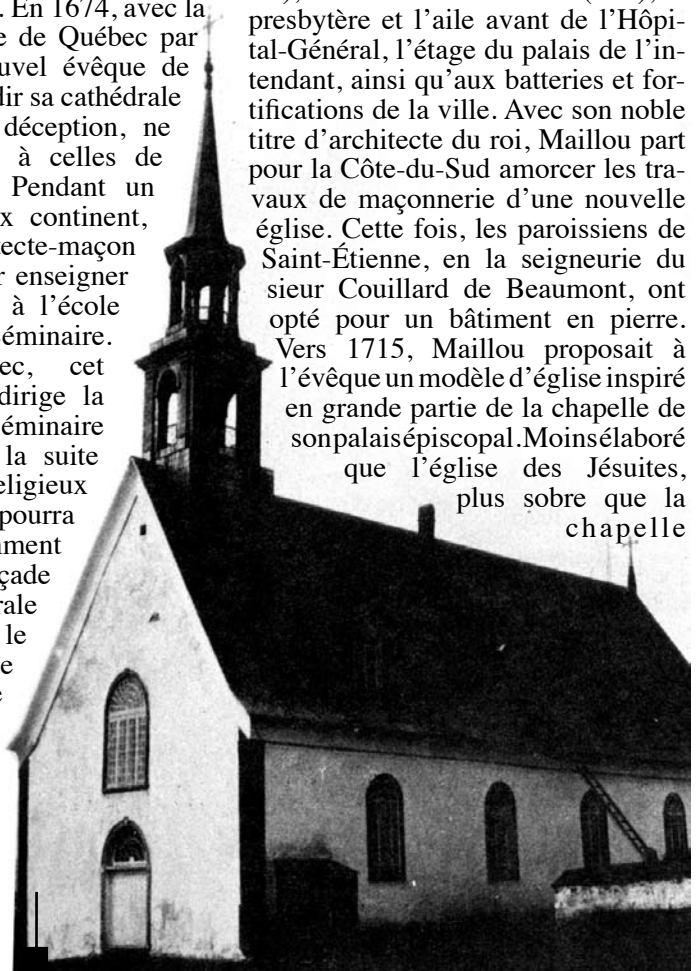
Les Jésuites arrivés en Nouvelle-France depuis 1625 puis chassés temporairement par les frères Kirke, reviennent en maîtres religieux absolus au printemps 1632. Champlain, ayant fait une promesse à la Vierge Marie advenant la reprise de Québec, fait élever une chapelle sous le vocable Notre-Dame-de-la-Recouvrance. Malheureusement, celle-ci brûle en 1640, forçant la congrégation à installer provisoirement le lieu de culte dans la maison de la Compagnie des Cent-Associés. Sur le site devenu inoccupé par l'église détruite, les Jésuites entreprennent la construction d'une église de pierre : Notre-Dame-de-la-Paix. Selon leurs préceptes, cette église devait s'inspirer - mais dans une version extrêmement dépouillée - du temple grandiose qu'avait conçu le maître Vignole, édifice que Della Porta a achevé : le Gesù de Rome. Avec la fondation de la paroisse de Québec sous le vocable de Notre-

Dame-de-l'Immaculée-Conception en 1664, la petite église à transept avec abside en hémicycle devient la première église paroissiale de la Nouvelle-France. Dès son arrivée au pays, l'austère monseigneur de Laval s'en inspire pour la construction d'éventuelles églises ailleurs au pays. Selon la tradition jésuite, le corps principal de l'édifice est flanqué de deux chapelles latérales et le clocher se situe à l'endroit où se joignent les principales parties du bâtiment, c'est-à-dire à la croisée du transept. Privés à nouveau de leur lieu de culte, les Jésuites commencent alors la construction d'une nouvelle église attenante à leur collège. Un peu plus élaborée que la précédente, cette église de 1666, longtemps inachevée, donnera le ton à l'architecture de toute la Nouvelle-France. En 1674, avec la création du diocèse de Québec par Clément X, le nouvel évêque de Québec veut agrandir sa cathédrale qui, à sa grande déception, ne ressemble en rien à celles de sa France natale. Pendant un séjour sur le vieux continent, il recrute l'architecte-maçon Claude Baillif pour enseigner l'art de construire à l'école des métiers du Séminaire. Arrivé à Québec, cet ouvrier accompli dirige la construction du Séminaire et entreprend par la suite nombre d'édifices religieux et publics qu'il ne pourra terminer, notamment la nouvelle façade de la cathédrale Notre-Dame et le palais épiscopal de Monseigneur de Saint-Vallier. Lors d'une traversée de l'Atlantique en 1698, le navire sur lequel Baillif s'était embarqué fait naufrage. Toutefois, ses élèves Joseph et Jean-Baptiste

Maillou sont prêts à continuer l'oeuvre de leur défunt maître.

L'architecture durable de Jean-Baptiste Maillou dit Desmoulin (1668-1753)

Équipés des oeuvres classiques que renfermait la bibliothèque de Baillif, les frères Maillou peuvent timidement expérimenter l'architecture monumentale. Le décès prématuré de Joseph laisse une entreprise en pleine expansion aux mains de son cadet Jean-Baptiste Maillou. Ce dernier, d'abord tailleur de pierre puis maçon, travaille aux grands édifices tels la première église de Charlesbourg, le monastère des Récollets près de la place d'Armes, l'église de L'Enfant-Jésus (N.-D.-des-Victoires), celle de Saint-Laurent (I.O.), le presbytère et l'aile avant de l'Hôpital-Général, l'étage du palais de l'intendant, ainsi qu'aux batteries et fortifications de la ville. Avec son noble titre d'architecte du roi, Maillou part pour la Côte-du-Sud amorcer les travaux de maçonnerie d'une nouvelle église. Cette fois, les paroissiens de Saint-Étienne, en la seigneurie du sieur Couillard de Beaumont, ont opté pour un bâtiment en pierre. Vers 1715, Maillou proposait à l'évêque un modèle d'église inspiré en grande partie de la chapelle de son palais épiscopal. Moins élaboré que l'église des Jésuites, plus sobre que la chapelle



Ancienne église de St-Vallier construite peu avant elle de Beaumont. - Ph Thadée Lebel, BAnQ

des Récollets, son projet ne comporte qu'un vaisseau, lequel s'arrondit à l'extrémité réservée au sanctuaire. Les proportions sont simples : la longueur, incluant l'abside, vaut le double de la largeur de l'édifice. Cette architecture durable, simple et économique plaît au nouvel évêque, peut-être parce qu'elle ne s'applique pas directement à lui, jadis aumônier du Roi-Soleil dans le somptueux palais de Versailles. Par contre, l'autel et son tabernacle ne doivent rien envier aux oeuvres françaises; après tout, il s'agit de la demeure de Dieu sur terre. Le plan, signé de la main de Maillou, est conservé au Musée du Séminaire de Québec. Ce document capital comporte une inscription au verso provenant, de toute évidence, de l'évêque ou de son subalterne: « *Plan d'église par Mr Jean Maillou. Ce plan n'est pas assez large. Il n'a que 30 pieds. Il en faut 36 le mur doit avoir au moins 2 pieds ½ au dessus du rez-de-chaussée et réduit à 2 pieds en haut, quatre rangées de bancs de 5 pieds font 20 pieds l'allée du milieu au moins 4 pi reste 7 pieds pour les allées des côtés* ». Ce dessin, sans aucun doute d'après une reproduction du collège jésuite de La Flèche, présente des différences notables par rapport aux modèles

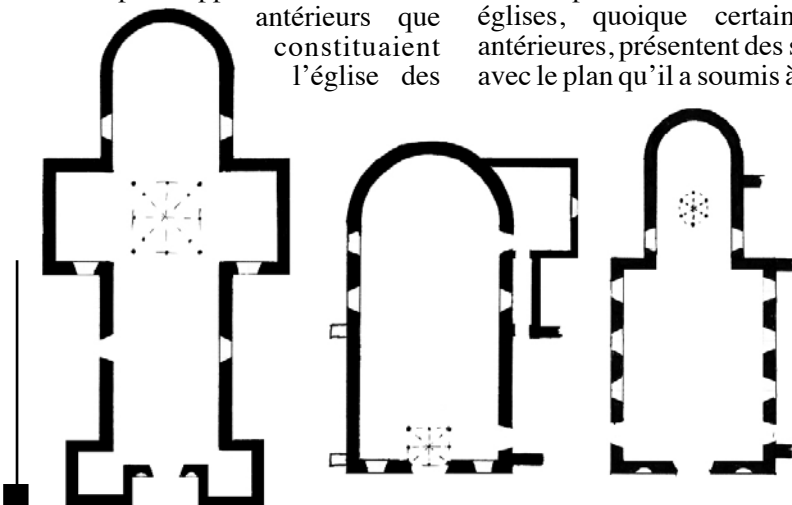
antérieurs que constituait l'église des

Jésuites et celle des Récollets, à savoir l'implantation au sol et la position du clocher. Le plan jésuite suit nécessairement une croix latine tandis que le plan récollet possède une nef plus large que le choeur. Concernant le clocher, l'agrandissement de l'église de Saint-Laurent I.O. auquel Maillou a travaillé en 1708 démontre que construire un nouveau clocher sur des assises solides est moins onéreux que de refaire une structure. Cette dernière est traditionnellement installée à la croisée du transept, endroit peu accessible, dont les dimensions sont limitées par la capacité de la charpente. Par ailleurs, cet ouvrage, à défaut d'être fait de matériaux de qualité, est constamment ruiné par nos saisons et nécessite d'incessantes réparations. Ce nouvel édifice sans prétention répond alors parfaitement aux besoins d'une population grandissante. Une bonne part des modestes revenus de ce groupe de fidèles allait servir, des années durant, à financer ce projet.

Autres églises du même type que celle de Beaumont

Hormis la chapelle du palais épiscopal dont s'est inspiré l'architecte-maçon Jean-Baptiste Maillou, bien des églises, quoique certaines soient antérieures, présentent des similitudes avec le plan qu'il a soumis à l'évêque :

- la 1^{ère} église en pierre de Sainte-Famille, construite à partir de 1669, dotée d'une chapelle sur le flanc gauche en 1690, une autre sur le flanc droit vers 1734, remplacée par l'église actuelle à partir de 1743;
- la 1^{ère} église de pierre de Saint-Joachim, construite en 1685 et 1686, allongée et dotées de chapelles latérales au XVIII^e siècle, détruite en 1759;
- la 1^{ère} église en pierre de Saint-Laurent de l'île d'Orléans, construite entre 1689 et 1695, allongée par Maillou en 1707, dotée d'un transept en 1774, démolie en 1864;
- la 1^{ère} église en pierre de Charlesbourg, construite entre 1695 et 1702, à laquelle on a ajouté des chapelles latérales, remplacée en 1830 et démolie en 1835;
- la 1^{ère} église en pierre de Pointe-à-la-Caille (Montmagny), construite entre 1716 et 1719, abandonnée en 1771;
- la première église de Saint-Vallier, construite vers 1722 et démolie en 1904; - la première église en pierre de Beaumont, construite entre 1727 et 1733;
- la 1^{ère} église en pierre Saint-Nicolas, construite en 1728, remplacée en 1823 par l'église incendiée en 1961;
- la 1^{ère} église de Saint-Charles-Rivière-Boyer, construite de 1752 à 1757, dont on n'a conservé que le choeur lors de l'agrandissement majeur de 1828;
- l'église en « colombage pierroté » de



Reconstitution des typologies d'églises du début de la Nouvelle-France. À gauche, l'église des Jésuites construite à partir de 1666 suivant un plan articulé en croix latine (plan jésuite); au centre, la chapelle du palais épiscopal construite à partir de 1692 suivant un plan rectangulaire avec abside en hémicycle (plan Maillou); à droite, l'église des Récollets construite à partir de 1693 suivant un plan rectangulaire avec choeur en saillie dont l'abside est en hémicycle (plan récollet). Esquisse de l'auteur.



Petite-Rivière, construite vers 1770 et démolie à la fin du XIX^e siècle.

- l'ancienne église des Écureuils, construite entre 1786 et 1788, démolie au début du XX^e siècle.

Dans la région, hormis de multiples chapelles de procession, le seul exemple

qui subsiste du plan Maillou demeure l'église de Beaumont. En s'éloignant du diocèse, l'ancienne église du Cap-de-la-Madeleine, construite de 1715 à 1720 puis convertie en chapelle votive, constitue un autre rarissime spécimen. Le sens pratique d'un homme du pays comme Maillou associé au manque de ressources tant humaines que

matérielles a forgé une architecture religieuse adaptée à la société alors en plein développement. En ce sens, Jean-Baptiste Maillou est l'un des premiers architectes québécois qui, tout en s'inspirant des modèles européens, créa une architecture unique issue du contexte particulier qu'offre au XVIII^e siècle la Nouvelle-France. □

Patrimoine religieux de Beaumont

Jean-Pierre Lamonde



Chapelle de la Sainte-Vierge occupée en belle saison par des artistes
Ph : Paul St-Arnaud

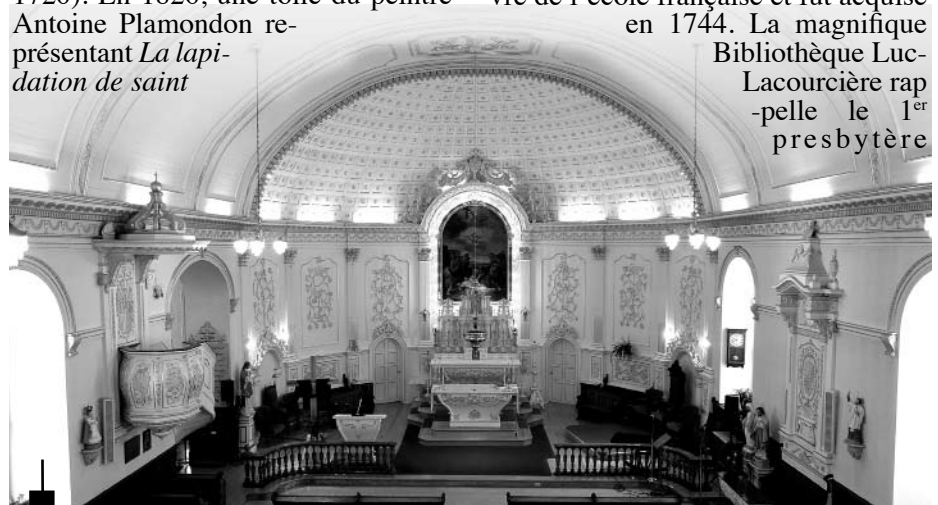
Le texte qui suit est un extrait d'un livre à paraître en septembre 2009 portant sur le patrimoine religieux de Beaumont. Dans les lignes qui suivent, nous décrivons succinctement les éléments particuliers du patrimoine religieux de Bellechasse.

Le riche paysage patrimonial d'origine religieuse dont jouissent les citoyens de Beaumont se caractérise aujourd'hui par un ensemble de biens décrits ci-après. Une église, édifiée selon les plans de l'architecte Jean Maillou (1668-1753), précédemment maître-maçon. Conformément au plan original, dit « plan Maillou », on n'y trouvait ni transept ni sacristie, et la nef se terminait par un chœur en hémicycle.

Les murs extérieurs et la façade sont revêtus de pierre et la toiture est en tôle à la québécoise. Le clocher à double lanternon abrite des cloches installées aux deux niveaux. La voûte, formant un arc surbaissé, est en bois et les murs en plâtre. Au-dessus du chœur, une voûte à caissons ornée de centaines de pièces qui, selon la légende, auraient été fabriquées par les paroissiens. L'ensemble du tabernacle, qui comprend toute la structure située au-dessus de la table d'autel, est en bois sculpté et doré. Il comprend deux prédelles, un étage d'ordre corinthien surmonté d'une niche en attique et de deux reliquaires. Le travail aurait été exécuté dans les années 1720 par Noël Levasseur grâce à un legs de Jean Cécile de Beaumont. Le tombeau de l'autel est en bois sculpté et orné de dorures. Il fut façonné en 1816 Bercier. Un crucifix et un jeu de six chandeliers sur l'autel sont du sculpteur Joseph Nadeau. La statue de *La Vierge à l'Enfant* sur l'autel est attribuée à Noël Levasseur (1719-1720). En 1826, une toile du peintre Antoine Plamondon représentant *La lapidation de saint*

Étienne vint orner le retable derrière l'autel. Le tableau fut restauré à quelques reprises dont une fois par une religieuse des Sœurs de la Charité de Québec, Mère Marie de l'Eucharistie. C'est aussi à Bercier que l'on doit le grand retable au mur derrière l'autel. Il aurait été conçu pour délimiter le chœur de la nef. Cette dernière ne comporte qu'un vaisseau et elle est dotée d'une tribune à l'arrière. L'ambon, exécuté il y a environ vingt-cinq ans, est l'œuvre d'Yves Prévost. Une chapelle extérieure au plan est percée dans le mur gauche et consacrée à la dévotion à la Sainte-Vierge. Un orgue de marque Easty est installé à la tribune arrière depuis 1931. Quelques grands maîtres de l'orfèvrerie, tels Amyot qui fit un bénitier et Sasseville un ostensor, une piscine, des burettes, un plat, une boîte d'ampoules, une aiguière baptismale et une custode, signèrent les vases sacrés encore en usage. La lampe du sanctuaire, en cuivre argenté, dont les chaînes sont retenues par des angelots, est une œuvre de l'école française et fut acquise en 1744. La magnifique

Bibliothèque Luc-Lacourcière rappelle le 1^{er} presbytère



Intérieur de l'église Saint-Étienne de Beaumont - Ph : Yvan Gravel

construit en 1721 et converti en couvent-école pour les Sœurs de la Charité de Saint-Louis lors de leur arrivée en 1921. Les dernières religieuses auraient quitté Beaumont au début de la décennie 2000. Le presbytère, de style néo-classique, construit en 1854-1855, appartient toujours à la fabrique. Il héberge maintenant le bureau de la

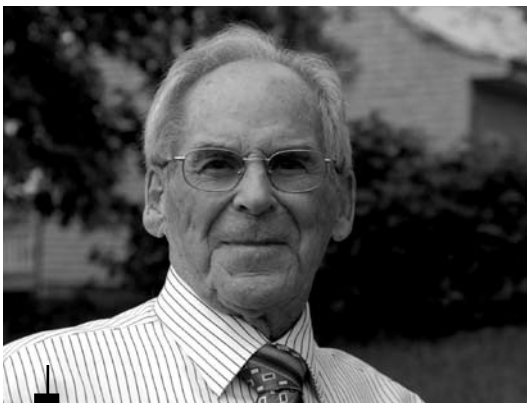
fabrique d'une part et les sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire de Rimouski d'autre part. Beaumont compte deux chapelles de procession; la chapelle Sainte-Anne, à l'est du village, et la chapelle de la Sainte Vierge, à l'ouest. La 1^{ère} aurait été construite en bois dans les années 1738, et refaite en pierre en 1800, et l'autre, en bois également, serait de 1719 et fut re-

construite en pierre en 1740. Les 2 ont été classées monuments historiques en 1981.

Le cimetière actuel a été béni en 1933, pour remplacer celui qui est situé tout près de l'église. Beaumont possède également, ce qui assez rare, un cimetière « ad sanctos », c'est-à-dire sous l'église. 8 prêtres y sont inhumés et quelque 135 laïcs. □

Robert Lamontagne

Pierre Beudet - Résident de Beaumont



L'artisan :

« Je mesure les choses sur mon pouce, sur l'empan de ma main, sur la longueur de mon pied, sur le cheveu de ma tête, sur le battement de mon cœur. »

Félix-Antoine Savard, Aux marges du silence, 1975

Robert Lamontagne - Ph. Collection Pierre Beudet

Robert Lamontagne, fils d'Adjutor Lamontagne et de Philomène Labrecque, est né le 22 mai 1916, sixième d'une famille de dix enfants. Il a fréquenté l'école de rang de Saint-Michel de Bellechasse. C'est de sa tante Anselmie qu'il a appris à lire et à écrire. Sa culture, il l'a développée à travers les relations privilégiées qu'il a eues avec les Arthur Labrie, Luc Lacourcière, Félix-Antoine Savard, Jean-Claude Dupont et l'ensemble de ceux et celles qu'il a côtoyés. Il épouse Jeanne-D'Arc Patry en 1942. Le couple a eu deux enfants, Jean et Gaétane. Il perd son épouse Jeanne-D'Arc en 2004. Aujourd'hui, il demeure toujours au domicile familial à Beaumont avec sa compagne Claire Girard.

Robert Lamontagne a assuré la continuité de la carrière d'artisan dédiée à la conservation et à la restauration du patrimoine québécois en ajoutant sa contribution et celle

de ses descendants à la longue lignée familiale qui prend racine au tout début de la Nouvelle-France.

Par son ouverture et sa générosité proverbiales, il a contribué de façon significative au rayonnement du métier d'artisan par ses réalisations, mais aussi par le partage de ses connaissances auprès de ses successeurs, auprès d'artisans, d'écrivains, d'architectes, de professeurs, de chercheurs qui ont puisé dans sa compétence une matière essentielle à la diffusion des connaissances nécessaires à la conservation et la mise en valeur du patrimoine. Robert Lamontagne a restauré plusieurs bâtiments de Beaumont : deux moulins, une église paroissiale et deux presbytères, deux chapelles de procession et plus de dix-sept maisons patrimoniales. La restauration de la maison de l'ethnologue québécois Luc Lacourcière en 1962 constitue un modèle qui a fait école sur la manière

de redonner à une maison patrimoniale sa facture d'antan tout en y intégrant certaines commodités modernes pour le confort de ses occupants.

Est-il nécessaire de rappeler qu'une des maisons soit Mollleur-Dit-Lallemand¹ et les deux chapelles de procession furent classées monuments historiques au lendemain des travaux de restauration qu'il a réalisés. Ces réalisations sont une fierté pour tous les Québécois amoureux de leur patrimoine et font de Beaumont un lieu patrimonial unique au Québec.

Que de travail abattu par Robert Lamontagne pendant toutes ces années, avec une équipe de quelques hommes, dont Arthur Bouchard, Lucien et Alfred Bourget, Noël Boutin, Henri Journeault, Henri Labrie, Louis Martel, Moïse Nadeau, Moïse Roy et également son fils Jean et son petit-fils Michel. Son apport à la culture québécoise ne fait pas de doute. Il est de ces hommes qui, à leur façon, auront participé à la conservation et à la protection du patrimoine québécois et à l'identification de monuments historiques restaurés dans le plus profond respect des traditions.

Des prix lui ont été décernés, des publications ont fait mention de son expertise et de son talent, des études ont permis de saisir ses techniques et son art de la restauration des maisons patrimoniales. Robert Lamontagne a contribué comme entrepreneur artisan à la protection et à la sauvegarde de ce paysage magnifique de l'entrée de la Côte-du-Sud. □

1 Selon le Répertoire du Patrimoine culturel du Québec du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, le gouvernement fédéral s'est inspiré de cette maison restaurée par Robert Lamontagne comme modèle à la reconstitution des maisons du village de Louisbourg

Pierre-Georges Roy

Jean-Claude Tardif



Maison Pierre-Georges Roy-1934 - Coll. Jean-Claude Tardif

Pierre-Georges Roy est né à Lévis, le 23 octobre 1870. Son père était notaire et sa famille était originaire de Dieppe. Il était historien et archiviste. Il fut le premier archiviste du Québec et le créateur des Archives nationales de la Province du Québec (aujourd'hui nommée Bibliothèque et Archives nationales du Québec). Il fonde à vingt ans sa première revue historique intitulée *Le Glaneur*. Il lit les ouvrages de François-Xavier Garneau et Henry-Raymond Casgrain. Rapidement, il constate que les documents historiques sont éparpillés à travers l'Europe et les États-Unis. Il interprète sa mission comme étant de réunir et classer les documents historiques pour les historiens du futur. Il fonde en 1895 son *Bulletin des recherches historiques* et se met au service des archives canadiennes. Cette revue historique sera publiée jusqu'en 1968 et rassemblera beaucoup de documents. Athanase David le nomme premier archiviste provincial le 1^{er} septembre 1920. Ses rapports de l'archiviste sont devenus une source importante pour tous les historiens du Canada. Il lance un concours d'histoire en 1923.

Il a publié plusieurs ouvrages, dont celui qui constitue encore aujourd'hui la seule référence sur l'histoire de Beaumont. Intitulé *À travers l'histoire de Beaumont*, ce livre de 309 pages contient une vingtaine de chapitres et repasse divers thèmes allant de la concession des seigneuries à la fondation de la paroisse, la construction de l'église, les moulins, les routes, les fils et amis de Beaumont, l'éducation et la politique.

D'ailleurs, il a vécu à Beaumont dans ce qui fut appelé plus tard la maison Pierre-Georges Roy et qui a appartenu au couple Hearn-Royer. Décédé le novembre 1953, Pierre-Georges Roy reçut un hommage de son confrère historien Jean Bruchés ainsi qu'un hommage du *Montreal Gazette*. Il est enterré au cimetière Mont-Marie de Lévis. □

Ouvrages publiés

- Les Petites Choses de notre histoire, 1919-1944
- Glanures lévisiennes, 1920-1921
- Les Monuments commémoratifs de la province de Québec, 1923

- Vieux Manoirs, Vieilles Maisons : première série, 1927
- Dates lévisiennes, 1932-1940
- Les Traîtres de 1759, 1936
- Les légendes canadiennes, 1937
- La bande de Chambers, 1938
- Nos coutumes et traditions françaises, 1939
- L'évasion de Dodge et Theller de la citadelle de Québec, 1940
- Les chicanes de préséance sous le régime français, 1941
- Les Gouverneurs de Montréal, 1642-1760, 1942
- Les grands voyers de la Nouvelle-France et leurs successeurs, 1942
- Les lettres du commissaire des guerres Doreil, 1942
- À travers l'histoire de Beaumont, 1943
- À travers les mémoires de Philippe-Aubert de Gaspé, 1943
- Les petites choses de notre histoire, 1944

Honneurs

Bibliothèque Pierre-Georges-Roy de Lévis
 Chevalier de la légion d'honneur
 Collection Pierre-Georges-Roy de la bibliothèque de Montréal
 Collection Pierre-Georges-Roy des Archives nationales du Québec
 Fonds Pierre-Georges-Roy de l'Université d'Ottawa
 Membre de la Société royale du Canada
 Membre de la Société des Dix
 Officier de l'Instruction publique de France
 Sources: Archives de la Société d'histoire régionale de Lévis.

Élisabeth Turgeon

Fondatrice des Sœurs de Notre-Dame du St-Rosaire (1840-1881)

Louise-Annette Plourde, R.S.R.



Lieu de naissance des parents d'Élisabeth Turgeon Ph. Jean-Claude Tardif

Faisons un retour en 1840, plus précisément un 7 février, alors que naissait une frêle petite fille, appelée à devenir un jour, la fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire. Dieu, dans sa bonté, avait préparé cette femme, en lui accordant une intelligence vive, un cœur plein de tendresse et de sollicitude et en faisant d'elle une pédagogue née, en vue d'instruire les enfants de ce vaste territoire qu'était alors le diocèse de Rimouski s'étendant de la rivière Portneuf jusqu'en Gaspésie.

La famille d'Élisabeth

Son père, Louis-Marc Turgeon, est de la sixième génération de Charles Turgeon, venu au Canada en 1662. Il naît le 17 juin 1801, de Louis Turgeon et de Marguerite-Victoire Gravelle. Son ancêtre à Beaumont, Zacharie Turgeon (1664-1743), et son frère Jacques, sont les ancêtres de tous les Turgeon de Beaumont. La mère d'Élisabeth, Angèle Labrecque, est fille de François Labrecque et d'Angélique Patry. Elle serait née en 1810, selon la famille. Son ancêtre, Mathurin Labrecque (1663-1736), est originaire de la Normandie. C'est le 27 février 1832 qu'Angèle s'unit à Louis-Marc Turgeon par les liens du mariage.

Élisabeth est le cinquième enfant à naître de cette union qui en comptera dix, dont l'un des deux garçons décède un peu plus d'un an après sa naissance.

Élisabeth, jeune fille

Élisabeth est une petite fille douce, d'une grande sensibilité, d'un cœur généreux et d'une vive intelligence. À six ans, elle sait lire et à sept ans, elle suit les leçons de catéchisme. Un peu plus tard, elle étudie sous la conduite de sa grande sœur Louise, devenue institutrice. Elle se mêle peu aux jeux des élèves de son âge à cause de sa santé délicate. Elle arrive très bien en classe. Toute petite, Élisabeth aime beaucoup le Seigneur; elle prend le temps de le visiter à l'église, de l'écouter dans le silence et de le prier.

Le 9 juillet 1855, un malheur frappe la petite famille. Le père, après quelques jours de maladie, meurt d'une pneumonie. Il n'avait que 54 ans. Son épouse, devenue veuve avec neuf enfants, dont sept encore mineurs, assume la charge familiale et la conduite de la ferme avec l'aide de son fils, Hubert, âgé de 21 ans. Alors, Élisabeth a 15 ans et elle pense se faire religieuse, mais déjà à cet âge, elle n'a qu'un désir : *faire la volonté de Dieu*. Elle choisit donc de seconder sa mère.

Elle met ainsi son projet de vie religieuse en attente. Cinq ans plus tard, elle s'inscrit à l'École Normale Laval de Québec. Avec les autres jeunes filles de l'institution, elle pensionne chez les Ursulines, appréciant leur pédagogie et goûtant leur spiritualité. Après deux ans d'étude, elle obtient un diplôme «modèle». Ses efforts sont couronnés d'un prix d'excellence malgré sa faible santé. Toutefois, elle doit prendre un an de repos avant de commencer l'enseignement.

L'enseignante

En 1863, Élisabeth assume la direction d'une classe à Saint-Romuald où elle enseignera jusqu'en 1872. Ce temps est coupé deux fois par la maladie. Elle y reçoit même le sacrement de l'Extrême-onction. Ses forces revenues, elle tient une école privée à St-Roch-de-Québec, puis à Ste-Anne-de-Beaupré. Nommé premier évêque du diocèse

de Rimouski en 1867, Mgr Jean Langevin constate que ses gens sont pauvres, que les enfants ne sont pas instruits et qu'ils connaissent trop peu de Dieu et de la religion. Il pense à la formation d'un noyau de bonnes institutrices pour leur enseigner. Il se souvient d'Élisabeth Turgeon, connue à l'École Normale Laval où il était Principal. C'est à sa demande réitérée qu'Élisabeth vient se joindre au petit groupe déjà formé par sa sœur aînée, Louise. Elle arrive à Rimouski, le 3 avril 1875. Très vite, elle se voit confier d'importantes fonctions.

L'attente et la réalisation

Suivent quatre longues années d'attente avant qu'Élisabeth et douze compagnes obtiennent l'autorisation de prononcer des vœux de religion.

Des années difficiles, remplies d'incompréhension, d'incertitude, de souffrances liées à la faim et au froid, n'ont pas empêché notre vaillante pionnière de garder courage et espérance. Le 12 septembre 1879, jour même de l'émission de ses vœux de religion, sœur Marie-Élisabeth est nommée 1^{ère} supérieure de la congrégation des Sœurs des Petites-Écoles, dénommées en 1891 Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire. Femme de foi ardente, de courage inlassable, de charité tendre et profonde, Marie-Élisabeth imprime à l'oeuvre naissante le souffle de vie qui lui assurera pérennité et rayonnement. De nouveau épuisée et très malade, elle décède, à quarante et un ans, le 17 août 1881. Six ans pour mettre sur pied une Congrégation qui a continué de progresser jusqu'à ce jour... ! Le livre *Un rêve inouï... des milliers de jeunes*, de Giselle Huot, historienne, publié en 1991, en détaille l'exploit.

En 1990, Mgr Gilles Ouellet, archevêque de Rimouski, signe le Décret d'ouverture de l'enquête canonique concernant la cause de canonisation de Marie-Élisabeth Turgeon, en religion, Mère Marie-Élisabeth. La cause est maintenant en instance à Rome et, dans la confiance, on attend que le dossier soit étudié au complet et que soit reconnu le miracle exigé pour la béatification. □



Marie-Elmire
Archives famille Lachance

Le domaine La Chesnaie a connu plusieurs propriétaires, dont la famille Lachance qui l'habita de 1904 à 1953. Plusieurs Beaumontoises et Beaumontois se souviennent certainement d'eux. François-Xavier Lachance (1833-1919), né à Saint-François I.O., épousa Eulalie Jobin, le 16 juin 1857 à l'église de Saint-Roch de Québec. Les deux conjoints résidaient dans cette paroisse à l'époque. Eulalie Jobin est décédée en 1913. Ils sont tous les deux inhumés à Beaumont¹. François-Xavier était forgeron. Sa forge était située sur la rue Saint-Paul à Québec. Il aurait aussi exploité un commerce d'articles de cuir pour l'attelage des chevaux. Il habitait le quartier Saint-Jean-Baptiste de Québec. La résidence de Beaumont était une résidence secondaire. Ils eurent plusieurs enfants, dont Marie-Ulric Antoine, né en 1875. Suite au décès de son épouse, François-Xavier vend la propriété à son fils Antoine, en 1913, avec engagement de le garder jusqu'à sa mort. La famille d'Antoine mérite d'être mieux connue. Marié à Délina Robitaille Mercier (1869-1949) en 1904, ils eurent deux filles, un garçon et adoptèrent une nièce nommée Rachel dont le père Albert Lachance, frère d'Antoine, est décédé en décembre 1907. Antoine était commis de malle sur les trains du Pacifique. Il voyageait beaucoup entre Lévis et les provinces maritimes. Sans doute passait-il l'été

La famille Lachance

Par Nicole Picard

à Beaumont en compagnie de son père après la mort de sa mère. C'était un homme curieux et cultivé. Sa petite fille le décrit comme un amant de la nature, un poète, un amant du patrimoine. Est-ce l'explication au fait que le domaine était si bien aménagé avec potagers, arbres fruitiers variés, arbres nombreux dont les magnifiques chênes?

Les enfants d'Antoine Marie-Elmire, premier enfant de la famille, est née le 29 mars 1905. S'ajoute ensuite Marie-Paule née en 1907. Elle étudie comme sa soeur aux Ursulines de Québec puis obtient un diplôme d'infirmière. Marie-Paule ne se maria pas, ne s'étant jamais remise d'une peine d'amour. Enfin, un garçon, le cadeau suprême, arriva. René vint au monde le 22 mars 1909. Enfant, il fait partie de la maîtrise Notre-Dame-de-Québec. Il étudie en musique, joue le violoncelle et s'exécute dans de petits ensembles de musique de chambre. Il fait ses études au petit Séminaire de Québec, puis à l'Université Laval en botanique. Il obtient un doctorat en pathologie végétale au Macdonald Collège de Ste-Anne-de-Bellevue.

Il travaille comme chercheur à la ferme expérimentale de La Pocatière. À la fin de sa carrière, il est nommé doyen de la faculté d'agronomie de l'Université Laval de Québec. Quant aux variétés d'arbres et d'arbres fruitiers, plusieurs étaient des espèces

exotiques et seraient l'oeuvre, en partie, de leur oncle Onésime, passionné d'horticulture. Voici ce qu'écrit Pierre Sylvain, petit-fils d'Antoine : « Le frère d'Antoine, Onésime Lachance, est né à Québec et a d'abord exercé le métier d'ébéniste. Mais, il a effectué un retour à la terre en faisant l'acquisition d'une ferme à Beaumont à environ un kilomètre à l'est du village. Selon mon cousin Bernard Lachance, c'est lui qui a conseillé son frère Antoine pour la plantation des arbres fruitiers et de certaines spécialités comme les framboises blanches et les cerises à grappes jaunes ». Rachel Lachance, née le 15 décembre 1905 et adoptée en bas âge, a connu une existence particulière pour l'époque. Elle fait son cours d'infirmière à Ottawa, s'enrôle dans l'armée pendant la guerre de 1939-1945 et part pour l'Angleterre. À la fin de la guerre, elle marie un Anglais et ne reviendra jamais au pays. Elle aime l'aventure. Son mari se nomme Harry Edgson. Rachel était une femme très évoluée et avant-gardiste, ce qui a causé des conflits avec son oncle et père adoptif. Marie-Elmire alla la visiter à plusieurs reprises en Angleterre. Ainsi, Beaumont compte au moins une femme ayant participé à la guerre de 39-45 comme infirmière dans l'armée. Voici un extrait de l'information provenant de Pierre Sylvain. « J'ai conservé aussi bien que mes frères et sœurs des souvenirs



Les enfants d'Elmire en vacances chez les grands-parents
Archives famille Lachance

quasi magiques de nos séjours à la Chesnaie. Nous y avons été très heureux et conservons une certaine nostalgie de notre enfance dans cette superbe propriété. Le grenier de la maison contenait des trésors fabuleux qui agrémentaient les jours de pluie. Je me souviens du pique-nique annuel des sœurs du couvent de Beaumont qui avait lieu en bordure du ruisseau.

C'était pendant la 2^{ème} Guerre mondiale et après le repas elles venaient à la

maison pour écouter les nouvelles à la radio.

Des événements heureux, il m'en vient deux à l'esprit : la réception à l'occasion du mariage de mes parents à Beaumont le 8 septembre 1930 et la réception pour le retour du voyage de noces d'oncle René et tante Thérèse en 1938, fête à laquelle je crois avoir assisté (j'avais 4 ans). Événement malheureux : les funérailles de ma grand-mère en avril 1949 à

Beaumont.» Merci à M^{me} Louise Sylvain, petite fille d'Antoine et fille d'Elmire, et à son frère Pierre, d'avoir partagé généreusement leurs souvenirs de famille ainsi que leurs photos.

M^{me} Sylvain a écrit ses mémoires dans un livre intitulé *L'envol de l'oiseau* afin de conserver vivante pour ses enfants et petits-enfants, la mémoire de la famille de son grand-père Antoine pour lequel elle éprouvait une grande admiration. □

Mes souvenirs d'enfance à Beaumont

Louise Sylvain

Ce domaine de Beaumont était un véritable paradis. Il y avait la une immense maison principale, une maison secondaire qu'on appelait la cuisine d'été, un four à pain, un puits où l'on conservait aussi les aliments au frais, et un bâtiment pour les animaux. Au début, mon grand-père gardait un cheval, des poules, des lapins, des canards, des oies et divers petits animaux de la basse-cour. C'est sur ce domaine que ma mère a grandi et où je suis allée en vacances par la suite. Dès que j'ai eu l'âge de raison, j'ai eu le privilège d'y passer une semaine chaque été. Pendant ces vacances, mon grand-père en profitait pour nous transmettre son goût pour la nature en général, mais spécialement pour nous faire connaître le nom des fleurs, des oiseaux et des fruits exotiques. Il aimait beaucoup la musique et nous initiait volontiers à l'écoute de l'opéra. Mon grand-père Antoine était de haute taille, il avait l'allure d'un homme de grande distinction et sa calvitie était compensée par une belle moustache blanche qui rappelait la couleur de ses cheveux. Mon grand-père a marqué ma vie par sa grande culture. Il était un grand admirateur d'Henri Bourassa, lisait *Le Devoir* et s'élevait en défenseur de la langue française. En sa présence, il fallait s'exprimer dans un français impeccable, car il relevait toute faute. Fin causeur, il connaissait l'actualité politique sans s'afficher pour un parti en particulier. Il dénonçait le despotisme du premier ministre du temps et se révélait un précurseur des réformes du Parti libéral et des espoirs nationalistes suscités par la suite par le R.I.N.

À 80 ans, grand-père Antoine était toujours autonome et vivait seul dans sa maison. La seule faveur qu'il ait demandée à Dieu était de mourir en santé. Il ne voulait dépendre de personne. Un matin à la fin de mars 1959, au départ de son fils René, pour un congrès de phytopathologie tenu à Charlottetown, il s'est plaint d'engourdissement au bout des doigts. Au début d'avril, il fut terrassé par une crise cardiaque, Dieu l'avait rappelé à lui, en bonne santé. Ma grand-mère mourut en avril 1949, j'avais 12 ans. Je me rappelle de sa mort, de son exposition dans le grand salon à Beaumont et de ses funérailles. Mais ce qui m'a marquée davantage, c'est la peine que maman, mon oncle et tante Marie-Paule ont ressentie à cette occasion. Elle avait 81 ans et était malade, ce qui signifie que nous n'avions pas beaucoup d'intimité avec elle les derniers temps. Lorsque nous allions en vacances, c'était plutôt tante Marie-Paule et grand-papa qui s'occupaient de nous. Pierre, Jean-Marie, Michel, Françoise et moi avions le bonheur d'y aller chacun notre tour. C'était toujours un moment privilégié que ces vacances à Beaumont, car nous étions au centre de leur vie. Nous quittions la famille où nous étions nombreux pour devenir uniques. Ils nous occupaient en nous faisant faire de petits travaux. Nous aidions à ramasser les foin, à la cuisson du pain, à la cueillette des bleuets et surtout, nous aimions faire un tour dans la charrette à foin. Lorsqu'il faisait chaud, tante Marie-Paule nous amenait nous baigner dans le petit ruisseau qui passait sur le domaine. À l'aide d'un

petit banc, nous apprenions à nager. Que dire des délicieux et fabuleux rôtis de veau accompagnés de pommes de terre pilées et assaisonnées à la sarriette dont seule grand-maman avait le secret ! Les desserts n'étaient pas moins fabuleux ; pensons aux fruits du jardin, à la crème d'habitant, aux crêpes au sirop d'érable et au sucre d'érable, aux framboises blanches, aux pommes grises très sucrées, aux pommes d'amour, aux pommes poires, aux cerises de France, aux prunes bleues, rouges, jaunes. Les légumes du jardin étaient d'une fraîcheur inégalée. Les déjeuners étaient souvent assortis de tranches de pain rôties saucées dans le beurre fondu, ainsi que de pommes de terre rôties sur le poêle. Que dire des Jours de l'An passés à Beaumont ! Nous prenions l'autoneige Bombardier à Lévis pour nous y rendre. Quelle grande fête de famille. Chaque fin d'année était empreinte de solennité afin de bien commencer la nouvelle. Cette belle maison de Beaumont était entièrement meublée d'antiquités que mon arrière-grand-père et mon grand-père avaient achetées ici et là chez les antiquaires. À la vente de la maison, maman en a reçu en héritage. Le grenier de la maison de Beaumont : quel endroit rempli de trésors de toutes sortes ! Vieux carrosses, poupées de porcelaine, vêtements, poteries, porcelaines, des trésors inestimables à nos yeux d'enfants. Il y avait aussi la maison d'été qui était remplie d'objets insolites. C'était toujours un plaisir immense que de s'y retrouver. Nous y passions des heures les jours de pluie. Ces grands espaces nous comblaient de joie. □

Notre petite histoire et nos traits de caractère

Camillien St-Pierre

La municipalité de Beaumont est pour moi, depuis plus de quarante ans, une terre d'adoption. Comme le disaient certains, originaires de la place, c'est un importé, un étrange ou un gars de la ville. Feu Édouard Walsh, qui occupait les fonctions de secrétaire-trésorier de la municipalité et de la fabrique, m'a informé en me disant: « Il faut être patient, moi ça fait plus de vingt ans que je demeure ici et je me fais encore dire que je suis un étrange ». Mon travail d'infirmier-visiteur de l'époque faisait que je dispensais des soins aux familles du territoire. Les CLSC n'existaient pas encore à cette époque. Il faut le dire, j'ai toujours été bien accueilli par les familles de la paroisse, les gens étaient accueillants et sympathiques. Considérant l'attitude des gens, la proximité de la ville et la beauté de la paroisse, j'ai donc décidé de venir m'établir à Beaumont.

En 1970 à mon arrivée, la paroisse de Saint-Étienne-de-Beaumont, c'était le nom que portait la municipalité à ce moment-là, n'avait pas eu d'élections au niveau municipal depuis vingt-cinq ans. Les préposés aux charges municipales accédaient à cette fonction par désignation: «C'est à ton tour, vas-y !».

Je me suis présenté au bureau de scrutin pour accomplir mon devoir de citoyen beaumontois. C'est à ce moment que j'ai appris que pour voter, je devais être propriétaire, ce qui ne causait pas de problème, et habiter la paroisse depuis un certain temps, je n'étais pas encore tout à fait reconnu comme citoyen à part entière, j'avais encore du temps de probation à faire. Je ne me souviens plus du résultat du scrutin, mais les jeunes n'avaient

pas obtenu la cote populaire. À cette époque, M. Henri Turgeon, domicilié dans la maison jaune près de l'entrée est du village, représentait la seule opposition au conseil municipal. Par la suite, cette belle maison ancestrale a été rénovée par M. Jean-Claude Tardif et son épouse, Mme Nicole Picard. On se disait à ce moment : « Pour qui se prennent-ils ces jeunes ? Ça sort à peine de l'école et ça veut déjà "ronner" ». Une des difficultés pour les dirigeants de l'époque c'est qu'il y avait des « étranges » mais aussi des « originaires » de la place. Comme le disaient certains élus : «C'est à n'y rien comprendre ». Suite à cette élection est né le mouvement du Renouveau municipal qui a pu faire élire quelques représentants lors d'une élection subséquente.

L'arrivée de nouveaux membres au sein du conseil municipal a été fertile.

Les rencontres avec les citoyens ont donné lieu à une collecte d'information sur les orientations futures de la municipalité. On a vu naître un schéma d'aménagement du territoire bien avant que la M.R.C. en encadre un ; à cette époque, il a aussi été décidé que les services seraient dispersés à la grandeur du territoire, que le conseil louerait les équipements nécessaires à l'entretien des services publics. De grandes décisions ont été prises au cours de cette décennie : l'acquisition de la maison municipale, l'engagement du secrétaire-trésorier à temps plein et le déménagement du secrétariat municipal de la maison de M. Walsh à la maison La Chesnaie, l'installation d'une bibliothèque publique au deuxième étage de la maison municipale, une entente avec la ville de Lauzon est survenue pour assurer la protection contre les incendies des bâtiments du territoire, la construction d'une Caisse populaire et de ce fait la nouvelle Caisse quitta la maison privée de M^{me} Monique Turcotte pour s'établir dans de nouveaux locaux.

À la fin des années 70, un feu est survenu à l'école du village communément appelée l'Université. Il a fallu modifier la salle paroissiale pour accueillir les élèves qui se retrouvaient sans toit. Plusieurs questions se posèrent à ce moment. Est-ce à la fabrique de Beaumont de payer pour l'entretien, l'électricité et le chauffage de la salle paroissiale ?

La municipalité a un pouvoir de taxation que n'a pas la fabrique. Il fut donc décidé de vendre le bâtiment à la municipalité qui l'a rénové avec l'aide de bénévoles. Après l'incendie de l'école du village, la question se posa en ces termes : qu'allons-nous faire de ce qu'il en reste ? La population était divisée sur ce dossier, certains étaient partisans de démolir ce qu'il en restait et de jeter les pierres dans le cap, d'autres voulaient garder les ruines pour en faire un attrait touristique et il en ressortit que le bâtiment devait être reconstruit à partir de ce qu'il en restait tout en lui donnant un cachet particulier. Il y a eu affrontement entre les partisans des différentes options. À la fin des débats, l'abbé Jean Baillargeon, curé du temps, a pris la parole et a plaidé en faveur de garder ce vieil édifice qui date de 1721. Suite à cette rencontre, le vote fut pris et la décision de reconstruire l'a emportée par sept voix de majorité. Par la suite, le bâtiment et le terrain furent cédés à la municipalité. Rosaire St-Pierre avec des bénévoles travailla à la reconstruction de ce beau bâtiment historique qui abrite aujourd'hui la bibliothèque Luc-Lacourcière.

Ce mode de décision par confrontation n'est pas nouveau à Beaumont. Il en a été de même pour la construction de l'école La Marelle, pour l'érection d'une école polyvalente qui a échoué à St-Charles, municipalité voisine. L'établissement d'une école de montage de ligne a été rejeté à cause de notre difficulté à nous entendre et nous rallier derrière un projet.

Nous avons pu observer le même phénomène lors du projet d'achat d'un camion à incendie. La résolution proposant d'acheter un camion neuf fut battue. Quelques bénévoles, sous la direction de M. Louis Bigué, poursuivirent les démarches et achetèrent un vieux camion qui fut rénové par la suite. Un fait cocasse, la journée de l'inauguration du camion rénové, ce dernier est tombé en panne.

Par la suite, les gens des rangs se rallièrent et demandèrent au Conseil municipal d'acheter un camion-citerne pour desservir les rangs. Après

le recrutement et la formation des pompiers volontaires, ces derniers décidèrent de travailler à amasser des fonds pour acheter et rénover un troisième camion dit d'attaque rapide, ce dernier étant mieux adapté à la protection des maisons de villégiature. Cependant, la caserne était trop petite pour loger les trois camions, il a fallu agrandir cette dernière et passer par les mêmes aléas.

Que penser de l'achat, de la construction et de la rénovation du centre communautaire ? Que penser du projet Rabaska, de la reconstruction

du moulin de Vincennes, de l'aménagement des équipements de loisir ?

Nous vivons dans une petite collectivité de quelques milliers d'habitants où la démocratie se vit au grand jour et où le *modus vivendi* est souvent à l'honneur. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous vivons sur ce mode, la chanson thème de la célébration de notre tricentenaire ne disait-elle pas : « *L'histoire nous raconte que ben des Beaumontois sont rien qu'une bande de chicaneux qui aiment les procès pis les avocats* ». ¹ □

1 En collaboration, Saint-Étienne de BEAUMONT, comté de Bellechasse, diocèse de Québec, 1972, p. 133, verset 7

Le Comité de promotion du patrimoine de Beaumont (CPPB)

Jean-Claude Tardif

En juin 1976, un appel est lancé à la population de Beaumont afin de trouver un nom au « Comité du patrimoine ». Il fut convenu de l'appeler le « Comité de promotion du patrimoine de Beaumont ». Selon Gaston Cadrin, son président, « Ce comité se veut avant tout un mouvement d'action communautaire dans le domaine historique, naturel et touristique »¹.

C'est ainsi qu'est née une organisation extrêmement dynamique qui a ajouté une page d'histoire à cette municipalité. Vieille de 300 ans, Beaumont possédait alors un des plus riches inventaires de bâtiments anciens de Bellechasse et on pourrait ajouter, de la Rive-Sud. Au cours des années cinquante et soixante, la modernité avait eu pour effet de déclasser ces vieilles structures et leur contenu au profit des bungalows et des matériaux modernes tels le revêtement intérieur préfini, le linoléum, les meubles en tissus, chromés ou en arborite. C'est ainsi que certains bâtiments anciens en pierre ou en bardeau de cèdre ont été tout simplement démolis

pour faire place à des maisons et garages de tôle ou de plastique.

C'est contre cette perte de mémoire que s'est élevée une poignée de bénévoles, amateurs du patrimoine et de traditions. C'est à cette époque qu'eurent lieu les premières Fêtes du patrimoine. Exposition, artisanat, danses et mets traditionnels étaient au programme.

Comme l'information et la propagande sont des outils nécessaires à toute mobilisation, on créa un bulletin d'information qui fut baptisé L'Oseilleur, dont il sera question dans un autre texte.

Sur le premier exécutif, on retrouve sept personnes, dont quatre responsables de sous-comités suivants : historique (Clermont Bourget), naturel (Denis Pelletier), touristique (Madeleine Prévost), information (Michel Morin).

L'incorporation eut lieu en avril 1977. Gilles Castonguay fut élu président, Yves Bourget, vice-président et Andrée Ménard secrétaire-trésorière²

Fait incroyable, mais vrai, Louise Poisson qui exerçait jusque là la

fonction de secrétaire-trésorière dut se retirer, car, en vertu de la législation en vigueur, son statut de femme mariée la rendait inapte à remplir ce rôle. Elle accepta quand même d'exécuter le travail de secrétariat, mais sans le titre. Nouvellement élu au Conseil d'administration, je fus chargé de l'information et de la production de l'Oseilleur. Il en coûtait 2\$ pour devenir membre.

Le comité compta jusqu'à 210 membres. Mais son influence dépassa largement son membership. Il était présent aux diverses assemblées publiques, signa des mémoires et tenta de faire élire ses membres à divers comités, y compris au CA de la caisse populaire et à la Fabrique. Il organisa des fêtes chaque été, publia régulièrement un bulletin, obtint des subventions pour divers projets, mena à terme le projet d'inventaire des bâtiments anciens de Beaumont et réussit à faire reconstruire le vieux presbytère détruit en partie par les flammes en 1979.

Le CPPB détient encore sa charte d'incorporation et un compte en banque. Luc Fontaine en est le président et j'assume le titre de secrétaire. □

1 CADRIN, Gaston (1976). « Tout un programme pour le « comité du patrimoine », bulletin du CPPB, Vol 1, No 1, p.2

2 Gaston Cadrin, Gilles Hamel, Gilles Castonguay, Louis-André Fortin, Andrée Ménard, Louise Maranda, Louise Lépine, Jean Royer et Luc Fontaine assumèrent à tour de rôle la présidence.

L'Oseilleur

Jean-Claude Tardif



L'Oseilleur, Mars 1981
Collection Nicole Picard

En juin 1976, paraissait le premier numéro d'un bulletin baptisé *L'Oseilleur* et qui fut publié quatre fois l'an jusqu'en 1982¹ avec un tirage de 300 exemplaires. Piloté par le Comité de promotion du patrimoine de Beaumont (CPPB), ce bulletin fut un véritable outil d'animation et une source incroyablement riche pour l'histoire de cette décennie. L'ancien journaliste de Radio Canada, Michel Morin, en assumait la coordination jusqu'à ce que je le remplace, l'année suivante, responsabilité que j'ai exercée de 1977 à 1980. Danielle Desjardins prit la relève et Marie Audet lui succéda en 1983. La Petite oseille (4 pages) remplaça *L'Oseilleur* en 1983. Deux numéros seulement furent publiés, le second en 1986 à l'occasion du dixième anniversaire du comité. Ce numéro constitue un résumé des interventions du CPPB et un rappel historique du vieux presbytère-couvent. Comme tout mouvement social naît à partir d'un cas qui pose problème, le CPPB s'est formé de cette façon. Le « casus belli », le prétexte à la mobilisation, reposait sur un projet de relocalisation de la Caisse populaire. Les autorités de la caisse projetaient

de construire une bâtisse neuve sur la route 132. Les opposants voulaient conserver cette institution au cœur du village et en profiter pour trouver une nouvelle vocation à l'ancien presbytère. Voilà pourquoi le premier numéro du bulletin porte essentiellement sur « L'affaire de la Caisse populaire ». L'autre enjeu portait sur le projet d'implantation d'une aluminerie entre Beaumont et Lauzon. Le CPPB s'y oppose fermement et l'exprime avec vigueur : « Nous savons que les Beaumontois veulent du travail à proximité de leur résidence, mais faut-il atteindre cet objectif à n'importe quel prix ? Accepteriez-vous une raffinerie, une papeterie ou une aluminerie dans votre voisinage ? » Finalement, on fait état d'un premier inventaire des bâtiments à valeur patrimoniale. Le long du fleuve, on en retrace 108, dont 74 maisons, 9 granges étables, 6 fournils, 4 remises, 6 hangars, 2 laiteries et 2 moulins. Le responsable Clermont Bourget conclut : « En plus d'assurer la conservation de son patrimoine, la population beaumontoise s'affiche comme un exemple à suivre dans la recherche de notre identité collective ».

2. Le nom du bulletin, *L'Oseilleur* lui fut attribué en décembre 1976. Dans le numéro de juin 1977, Louise Lépine explique pourquoi on appelle les Beaumontois « mangeurs d'oseille ». Cette plante, qualifiée de mauvaise herbe par certains, pousse à profusion à Beaumont d'où le surnom de « mangeurs d'oseille », attribué aux Beaumontois. Ce surnom est malheureusement péjoratif et je veux m'employer dans le présent article à faire oublier ces méchants préjugés. L'oseille peut d'abord servir de remèdes à bien des maux et peut aussi combler les gastronomes.

3. La suite est une longue liste de vertus médicinales et de recettes. Plus tard, le CPPB organisa d'ailleurs les Fêtes de l'oseille. *L'Oseilleur* contient un nombre impressionnant d'articles qui deviendront avec le temps des

références historiques incontournables. N'en mentionnons que quelques-uns.

La croix du Chemin St-Roch (Rita Goulet, Vol 1 N° 2); P.I.L. Beaumont à la recherche de son passé (Vol 2 N° 2);

Les familles Nadeau (Rosaire St-Pierre, Vol 2, N° 2);

Les familles Roy (Rosaire St-Pierre, Vol 3 N° 2 et N° 4);

Luc Lacourcière (Jean-Claude Tardif, Vol 3, N° 2 et Andrée Ménard, Vol 3 N° 5);

Essai de datation des maisons anciennes de Beaumont (Clermont Bourget, Vol 3, N° 2);

La restauration d'une maison ancienne (Madeleine Prévost, Vol 3 N° 4);

La pêche à Beaumont (Louise Lépine, Vol 3 N° 4);

Le domaine seigneurial de Beaumont (Gérard St-Pierre, Vol 3 N° 4 et N° 5);

Le vieux presbytère (Gaston Cadrin et Louise Lépine Vol 3 N° 5);

Le presbytère actuel (Jean Baillargeon, Vol 3 N° 5);

Robert Lamontagne, maître-restaurateur (A. Ménard, L. Poisson, J.C. Tardif Vol 3 N° 5 et Vol 4 N° 1);

La petite école de rang (Rita Goulet, Vol 4, N° 1);

La tannerie Filteau (Vol 4 N° 1);

Clefs pour déterminer l'âge approximatif d'une maison traditionnelle (Georges Gauthier-Larouche, Vol 4 N° 1);

Serge Paquet, artisan du cuir (Andrée Ménard, Vol 4 N° 1);

Un dossier sur l'agriculture à Beaumont (C. Bourget, G. Cadrin, R. Wilson, Vol 4 N° 1 et Vol 4 N° 2);

Les familles Lapierre (Rosaire St-Pierre, Vol 4 No2);

La restauration d'une maison patrimoniale (Jean-Claude Tardif, Vol 4 N° 2);

Les chapelles (Louise Lépine, Vol 4 No 2);

Yves Prévost, artisan restaurateur (Yves Bourget et Madeleine Prévost, Vol 4 N° 3);

L'abbé François-Xavier Lefebvre (Louise Lépine, Vol 4 N° 3);

Un dossier sur l'archéologie à Beaumont, incluant les seigneuries et les moulins (Gaston Cadrin, Vol 4 N° 3);

Jean-Yves Paquet, forgeron des temps modernes (Robert Wilson, Vol 4 N° 4);

Éléments de médecine populaire (Jeanne-d'Arc Lamontagne, Vol 4 N° 4);

Un dossier sur le tourisme à Beaumont

(Gaston Cadrin, Vol 4 No 4);

le magasin général Thomas Patry

(Louise Lépine, Vol 5 No 1);

Les familles Paquet

(Rosaire St-Pierre, Vol 5 No 1);

Les boîtes à malle

(Madeleine Prévost et Louise Lépine, Vol 5 N° 1);

Le blé entier (Arthur Labrie, Vol 5 N° 1);

Un projet d'usine de liquéfaction de gaz naturel à La Martinière (Jean-Pierre Couture, Vol 5 N° 1 et Gaston Cadrin, Vol 5 N° 2);

Dossier sur l'urbanisation

(Gaston Cadrin Vol 5 N° 1);

classement des chapelles de Beaumont

(ministère des Affaires culturelles, Vol 5 N° 1);

retour dans le passé beaumontois

(Yves Bourget, Vol 5 N° 2);

Les familles Fillion

(Rosaire St-Pierre, Vol 5 N° 2);

Un numéro complet sur reconstruction du vieux presbytère après l'incendie de 1979

(CPPB, Vol 5 N° 3);

Les Hearn à Beaumont

(Michel Gagnon, Vol 5 N° 4);

La Société historique de Bellechasse-en-Haut (Gilles Gagné, Vol 5 N° 4);

La boucherie Patry (Le Soleil, Vol 5 N° 4);

Références sur le patrimoine de Beaumont

(Vol 5 N° 4);

Un numéro complet sur l'évolution du coeur du village de Beaumont

(Danielle Desjardins et Luc Fontaine, Vol 6 N° 1);

Jos Shink

(Louise Lépine et Yves Bourget, Vol 6 N° 2);

Hommage à Ti-Gus Duval

(Claude Patry, Vol 6 N° 2);

Lettre à Pierre-Georges Roy

(Louise Lépine, Vol 6 N° 2);

Un dossier complet sur l'environnement et le patrimoine de Beaumont

(Marc Fontaine et Jean Bégin, Vol 6 N° 3);

Michel Vien, le dernier meunier du moulin de Vincennes

(Rosaire St-Pierre, Vol 6 N° 4). □

1 Tous les exemplaires de ce bulletin sont déposés aux archives nationales du Québec de même qu'à la Bibliothèque Luc-Lacourcière de Beaumont.

2 BOURGET, Clermont (1976), bulletin du CPPB, Vol 1, No 1, p. 27

3 LÉPINE, Louise (1977). « L'oseille à Beaumont », *L'Oseilleur*, Vol 2, No 2, pp. 5-7

La seigneurie de Beaumont

Dates et faits marquants

Par Conrad Paré

3 novembre 1672

Acte de concession de Jean Talon, intendant de la Nouvelle-France, au sieur des Islets de « la quantité de terres qui se trouvera sur le fleuve St-Laurent entre le sieur Bissot et M. de la Durantaye, sur une lieue et demie de profondeur ».

6 novembre 1677

Acte de foi et hommage de Charles Couillard de Beaumont pour le fief et seigneurie de Beaumont.

10 avril 1713

Acte de concession de Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, et de Michel Bégon, gouverneur et intendant de la Nouvelle-France, à Charles Couillard de Beaumont fils, du « terrain non concédé qui se trouve en arrière de sa seigneurie de Beaumont, contenant une lieue et demie en profondeur, et sur le même front et largeur de la dite seigneurie de Beaumont, entre la seigneurie de la Durantaye et celle des héritiers du sieur Bissot. »

16 février 1723

Acte de foi et hommage de Charles Couillard de Beaumont, héritier de feu Charles Couillard de Beaumont, son père, pour moitié du fief de

Beaumont, faisant aussi pour Joseph, Charles, Pierre, Marie, Louise, Marie-Anne et Marguerite Couillard ses frères et sœurs, aussi héritiers de feu leur père chacun pour un sixième dans l'autre moitié du dit fief, et encore comme seul propriétaire d'une concession à lui accordée dans la profondeur du dit fief le 10 avril 1713.

30 octobre 1728

Acte de partage de la seigneurie de Beaumont entre les enfants de Charles Couillard.

7 mars 1741

C'est à partir de cette date que les enfants de Charles Couillard vendent à Hugues-Jacques Péan leurs parts sur la propriété du moulin construit près de l'église et leurs parts dans un ruisseau appelé ruisseau Mailloux.

8 mars 1743

C'est aussi à partir de 1743, et jusqu'en 1770, qu'il y a abandon des droits de propriété sur la seigneurie de Beaumont et des droits sur le ruisseau Mailloux par les enfants Couillard ou leurs conjoints et conjointes en faveur de Hugues-Jacques et Michel-Jean-Hugues Péan, seigneurs de la seigneurie de la Durantaye.

3 octobre 1770

Le seigneur Charles-Marie Couillard étant décédé depuis le 19 février 1753, le partage de sa seigneurie ne se fit que le 3 octobre 1770.

Il y avait quatre héritiers, Charles Couillard, le fils aîné qui devait recevoir les deux tiers de la seigneurie et les trois enfants mineurs de Marie-Françoise Couillard de Beaumont, décédée, mariée à Louis Turgeon, négociant de Québec. Par sa mère, Marie-Françoise Couillard de Beaumont, le notaire Louis Turgeon fils avait hérité d'un tiers de la seigneurie de Beaumont.

Des transactions subséquentes lui permirent d'acquérir les parts de plusieurs autres héritiers et, à sa mort, il était le seigneur principal de la seigneurie accordée à son arrière-grand-père Couillard en 1672. C'est Louis-Pierre-Hubert Turgeon, petit-fils du notaire, qui devint seigneur de la seigneurie jusqu'au 21 avril 1880.

Ce dernier la vendit à Jean Boucher, marchand de Saint-Charles-de-Bellechasse, qui la légua à son petit-fils, Joseph-Arthur Dumas. Le fils de ce dernier, Arthur, fut le neuvième et dernier seigneur de Beaumont. □

Les archives de la fabrique de Beaumont

Rafael Moya

La fabrique de Beaumont conserve précieusement ses archives originales depuis l'année 1692. Ces registres ont été tenus au début alternativement par des missionnaires jésuites et récollets qui venaient en mission à la seigneurie avant 1694, date de l'arrivée du premier missionnaire résidant remplacé par le premier curé résidant en 1713. Jusqu'en 1726, Beaumont a tenu aussi les registres de Saint-Michel, comme il est écrit en première page du document.

Pour réaliser la valeur historique de ces documents, il faut seulement constater qu'au moment où le premier missionnaire a commencé la rédaction des registres,

Jean Talon était encore vivant puisqu'il est décédé en 1694 en France. Les pages du premier registre ne sont pas de dimensions uniformes dues à la méthode de fabrication du papier dans le temps : pâte faite à la main, roulée et séchée à la corde.

L'encre est différente selon l'auteur et l'époque, souvent faite avec des ingrédients de fortune, ce qui pose le problème actuel de la brûlure du papier. Fait à noter, la fabrique possède tous les originaux sans exception, depuis 1692 jusqu'à aujourd'hui.

En 1808, le curé du temps entreprend la tâche de copier le mot à mot des registres originaux dans un livre comptable de l'époque, sans doute pour préserver les originaux. Malgré la difficulté

de lire une écriture extrêmement petite et à l'encre sépia,

ce livre est actuellement utilisé pour les recherches généalogiques. Parallèlement aux registres, la fabrique garde aussi précieusement tous les actes de baptême, mariage et sépulture dont le numéro apparaît dans le registre. Ceci contribue de manière spectaculaire à retrouver l'origine et l'histoire des familles et des personnes attachées à la paroisse. Le premier volume, de 1692 à 1727, est exposé tous les jours de l'été sous vitre et à l'abri de la lumière, dans l'église.

La fabrique de Beaumont est fière de pouvoir offrir à la population locale, et aussi extérieure, un tel trésor du patrimoine national. □



Premier registre de Beaumont - Ph. Yvan Gravel

La Société historique de Bellechasse remercie la Municipalité de Beaumont pour l'appui qu'elle lui a fourni pour la publication de ce numéro consacré à Beaumont.

Quand je me tourne vers mes souvenirs

Par Roger Patry

Membre honoraire de la Société historique de Bellechasse, Roger Patry, originaire de Beaumont, est bien connu de nos lecteurs pour avoir signé de nombreux articles, dont le désormais classique L'Enfant Jésus avait disparu (Automne 1996). Roger a également signé d'innombrables articles dans le mensuel Au fil de la Boyer de St-Charles. Roger écrit avec un sens de l'émerveillement depuis sa plus tendre enfance. Quand il se tourne vers ses souvenirs, Roger Patry revoit la maison, le village au bord du fleuve où il a grandi au cours des années 30 et 40. Roger est un témoin privilégié de cette époque, car son père Sténio Patry, boucher et commerçant, maire de la petite localité pendant de nombreuses années, était, de par son travail et de par sa fonction, au centre de bien des événements, au cœur pour ainsi dire de l'action. C'est du moins l'impression qui se dégage des différentes anecdotes qu'a compilées Roger dans un volume de plus de quatre cents pages et dont nous avons extrait quelques-unes des plus pittoresques, mais aussi parfois les plus émouvantes. C'est à un merveilleux voyage dans le temps que le lecteur est maintenant convié.

La maison paternelle

La maison paternelle était chauffée au moyen d'un poêle à bois. Un tuyau traversait la cuisine. Il était planté dans la cheminée. Un trou avait été percé au plafond de la cuisine. Il permettait l'ajout d'une rallonge en hiver. Durant les grands froids, mon père installait un poêle de fonte qu'il emplissait de bois dès son lever, vers les 5 heures du matin. Nous étions souvent éveillés par le bruit qu'il faisait en attisant

le poêle. Nous ne parlions pas, car ce bruit nous apportait la chaleur. Le thermomètre pouvait descendre en hiver à quelques degrés sous le point de congélation dans la maison. Le crépitement des bûches nous berçait, nous faisait connaître le bienfait de la chaleur se faufilant dans notre lit. Parfois, la fumée du bois en combustion s'échappait de la porte du réchaud, apportant à nos narines cette odeur qui nous est restée dans la mémoire. Elle est toujours là, blottie au fond de nos souvenirs. Nos pensées se portent alors vers ces jours heureux de notre enfance. Quand le grand froid venait glacer les fenêtres d'une épaisse couche de glace, nous avions plaisir à la brûler avec un tisonnier et à voir le fleuve fumant, apportant des volutes de vapeur frimassant les arbres accrochés à la falaise. Une image de cartes postales!

Le domaine Patry

Le terrain où était située la maison paternelle était tout en longueur, s'étendant du nord au sud sur plus de mille pieds. Elle était enclavée entre la maison des Chabot et le domaine Lachenaie. En 1940, nous pouvions accéder à notre domaine par la route n°2 (actuelle route 132), route provinciale qui traversait le village d'est en ouest. Une barrière ordinaire fermait l'entrée du domaine. Une clôture de broche d'une longueur de 30 pieds délimitait la façade nord du domaine de mon père. Entre cette clôture et notre maison, un petit parterre gazonné ayant une superficie d'une trentaine de pieds carrés devenait le rendez-vous des jours d'été. Des chaises de bois permettaient aux membres de la famille de prendre quelques instants de repos à l'ombre d'une énorme grange appartenant à notre voisin d'en face. Malgré qu'il fût laid, ce mur devenait un paravent lors des grandes chaleurs d'été. Un jour, dans un élan artistique, j'avais peint une fresque qui couvrait la moitié basse de ce mur, embellissant du coup notre vision. Côté est, un chemin de terre de la

largeur d'une voiture longeait la maison Chabot pour arriver à l'arrière de la nôtre. Cette dernière trônait au centre du terrain. Blanche, deux étages, elle s'harmonisait bien avec son entourage. Mon père avait fait construire un petit solarium à l'arrière, ce qui permettait aux lavandières de faire sécher le linge. Entre notre maison et la grange du voisin, une lisière de terrain servait de jardin. Ma mère, malgré sa nombreuse famille, trouvait le temps d'y produire de la laitue, des radis, des fèves et des bettes. Adossé à notre maison, côté sud, l'étal de boucher de notre père se cachait, ni plus ni moins, à l'ombre des chênes du père Lachance. C'était, malgré sa petitesse, l'endroit où les revenus entraient à la maison. De couleur verte, cette petite bâtisse était le lieu de rencontre des commerçants et des clients. Comme nous n'avions pas encore de chambre froide, une petite glacière, blottie à l'arrière, conservait la viande pour la revente. Nous devions l'emplir de glace tous les deux jours. Une cour intérieure d'une quarantaine de pieds de superficie permettait aux gens de stationner leurs autos ou leurs chevaux. Nous pouvions accéder au sous-sol par un petit escalier de trois marches. Une porte taillée dans un solage de bois de pierre s'ouvrait sur un local où nous cordions le bois de chauffage. Au sud, une bâtisse assez imposante limitait les accès à l'arrière du domaine, ne laissant qu'un petit passage mesurant six pieds de large qui longeait le terrain appartenant à Fortunat Blais. Ce bâtiment servait de garage, de réserve de glace, d'étable, de stalle, de fenil et d'abattoir. La partie la plus utilisée était l'abattoir où chaque semaine mon père abattait des animaux. À quelques pieds de cette bâtisse, mon père avait fait construire un garage pour y entreposer sa Buick flambant neuve. Comme les chemins n'étaient pas ouverts en hiver, l'auto familiale passait la saison hivernale sur des « blocks ». Ce garage devait nous servir de chalet

lors de l'érection de notre patinoire. Un vieux puits se trouvait près de la grange du père Blais. Ce puits avait plus de 20 pieds de profondeur. Quand nous étions jeunes, ce puits servait de dépotoir. En 1950, Robert et moi avons décidé de le nettoyer et d'y enlever les différents débris. Aujourd'hui, il ne sert plus. Finalement, trois cents pieds de pâturage fermaient les limites de ce terrain, borné par la terre d'oncle Albert.

Le prélar

Chaque automne, ma mère entreprenait un travail qui exigeait que les membres de la famille sortent de la maison. Ce jour-là, elle ne voulait pas être dérangée, car elle huilait le plancher. Chez nous le plancher de la cuisine était en lattes de bois d'érable. Pour commencer, elle lavait le plancher à l'eau de javel, du caustique et du savon du pays. Pas n'importe quel savon : celui qu'elle fabriquait. C'était une tâche vraiment pénible. Chaque coup de brosse voyait le plancher devenir d'un beau beige pâle. Deux heures plus tard, le plancher avait séché. Ma mère préparait un mélange à base d'huile de lin et de térébenthine. Avec l'aide de ses filles, elle étendait cette mixture sur le plancher qui prenait une couleur tirant sur le rouge. L'odeur était insupportable. Il fallait agir vite. Heureusement, le produit séchait rapidement. Ma mère disposait quelques tapis sur le plancher et nous pouvions réintégrer la maison pour une autre année. C'était un travail assez éreintant qui demandait une bonne constitution physique. Voyant que ce travail commençait à épuiser ma mère, Mon père avait consenti à acheter un prélar. Avec une de ses filles, ma mère était allée acheter son prélar à Lévis. Un prélar vert pâle, qui allait éclaircir la cuisine. Encore une fois il avait fallu sortir la table et les chaises. C'était la fin de la guerre. Elle étendit des journaux avant que le recouvrement ne soit fait, car elle voulait le garder longtemps. En première page de l'un des journaux, nous pouvions lire l'annonce de l'explosion de la première bombe

atomique. Ma mère disait qu'ils allaient rester longtemps sous le prélar et qu'ils allaient rappeler à ses petits-enfants les affres de cette tuerie inutile.

Une anecdote pittoresque

Un certain hiver, mon père avait joué un tour à un client. « Une tempête avait laissé une imposante lame de neige devant la porte de ce client », racontait-il. Afin de pouvoir entrer chez lui, cet homme avait pelleté une tranchée dans le banc de neige. Un fermier qui lui rendait visite avait laissé son attelage dans le chemin. Des adolescents, dans un moment de tour pendable, avaient forcé l'attelage à entrer dans la tranchée, jusqu'au point où il ne pouvait plus avancer ni reculer. Le client s'arrachait presque les cheveux en voyant son attelage pris entre les remparts de neige. Mon père s'était porté à l'aide du fermier, qui était dans tous ses états. Avec l'aide de quelques voisins, il avait élargi la tranchée afin de pouvoir dételé la bête. Comment la sortir de là? Mon père eut l'idée lumineuse de faire avancer l'animal jusqu'à la maison, de le forcer à entrer et de lui faire faire demi-tour. Nous devinons la suite, la pauvre bête laissant un souvenir sur le parquet de la maison!

La récolte de la glace

La récolte de la glace avait lieu, d'habitude, à l'écluse du moulin de Vincennes. Au début des années 20, à quelques occasions, les gens se rendaient également cueillir de la glace au lac Beaumont. Mon père, dès la venue des grands froids de janvier, se préparait à la récolte dès que le gel avait suffisamment épaissi la surface glacée. Dans la plupart des cas, cette glace pouvait atteindre plus de 30 pouces d'épaisseur. Durant un mois, dès qu'elle pouvait supporter leurs poids, des hommes avaient travaillé la surface afin que la glace épaississe uniformément, sans faire de frasil. La glace était grattée à chaque chute de neige. Le haut du barrage était dégagé afin d'empêcher la formation d'un bouchon, ce qui aurait inévitablement fait monter le niveau de l'eau et

formé du frasil. C'était l'occasion rêvée pour les jeunes désirant patiner. Dès que la glace avait atteint l'épaisseur voulue, ordinairement au milieu de février, la récolte pouvait commencer. Le travail éreintant se faisait en corvée. Moïse, le gendre, nous portait assistance. Munis de godendarts de plus de 60 pouces, nous nous mettions à la tâche. Des morceaux de glace de 24 par 36 pouces étaient sortis de l'eau avec des chevaux et entassés sur le remblai. Pendant que les tailleurs coupaient les blocs de glace, d'autres hommes s'affairaient à les charger sur un bobsleigh tiré par des chevaux. Une charge ne pouvait contenir que cinq cubes, car ils totalisaient plus de 5000 livres. Quand le temps s'y prêtait, la réserve pouvait être remplie en une semaine. Un petit party était alors organisé pour fêter l'événement. Au mois d'avril, avec l'arrivée des premières chaleurs, la glace était mise dans la glacière de l'étal de mon père. Les énormes cubes avaient été au préalable découpés en petits cubes et lavés de leur bran de scie. Durant les grandes chaleurs, les usagers devaient recommencer l'opération tous les trois jours. Certains fermiers récoltaient aussi la glace pour leur utilité personnelle. À la belle saison, ils pouvaient conserver leur production durant quelques jours.

Le jambon de Pâques

Après les Fêtes, mon père commençait à préparer son jambon de Pâques. Il salait d'abord les pièces de porc qu'il avait mis de côté, surtout des jambonneaux. Parfois, des clients apportaient leurs propres pièces de viande. Mon père sortait alors un ou deux barils de bois qu'il emplissait d'une saumure assez forte pour qu'une patate flotte. Les jambonneaux y étaient déposés. Ils prenaient une couple de mois à capter le sel, ce qui arrivait quinze jours avant la fête de Pâques. Les jambons étaient prêts à passer à l'étape finale, le fumoir. C'était une petite bâtisse de bois brunie par les années de service. Elle n'avait guère plus de six pieds de surface. Elle pouvait contenir une dizaine de

jambons. Quand le temps du fumage était venu, mon père mettait du bran de scie d'érable dans le chaudron de fer servant pour la circonstance. Il prenait une pelletée de tisons dans le poêle de la cuisine puis la mettait sur le bran de scie, qui s'enflammait en quelques secondes. Une fumée âcre ne tardait pas à envahir la pièce. Durant plus d'une semaine, la fumée faisait son œuvre, donnant au jambon un goût exquis. Durant la semaine sainte, mon père sortait les jambons et les accrochait dans son étal. L'odeur imprégnait le local, et même l'extérieur. Le samedi saint, ma mère prenait une de ces pièces et la faisait cuire. C'était notre jambon de Pâques. Un mets délicieux dont le souvenir nous fait encore saliver.

Un cochon spécial

Un cochon spécial venait chaque automne briser la monotonie du commerce paternel. Mon père contactait un de ses amis fermiers qui engraisait des porcs pour la salaison. Une ses bêtes, si je peux dire, était mise à contribution. Elle était réservée pour une salaison spéciale. C'était le verrat du fermier. Comme tout bon boucher le sait, la viande de cet animal n'est pas mangeable, sauf s'il est castré. La bête était par la suite mise en pacage durant une bonne partie de l'été, sans autre nourriture que de l'eau. Forcément, à ce régime draconien, la bête maigrissait, perdant beaucoup de poids. Décharnée, il était presque impensable qu'elle survive à un tel régime. Une couple de mois suffisaient. Le fermier commençait alors à la nourrir pour l'engraisser. Un peu à la manière des oies, la bête était gavée généreusement, ce qui lui faisait reprendre les livres perdues. Ce régime faisait apparaître une nouvelle couche de graisse, plus de six pouces dans certains cas. Le verrat pouvait atteindre plus de 600 livres. C'était la façon de procéder pour éliminer l'odeur que peut dégager un verrat. Aussitôt reçue, mon père se mettait à débiter cette énorme bête. Il sortait son quart de bois et le remplissait pour la saison, ajoutant du sel à

chaque rang. Il pouvait saler plus de 200 livres de cette masse grasseuse, qui servait pour les repas des fêtes. La viande étant bonne, elle servait alors dans la confection des tourtières.

Le savon et la colle du pays

Quand mon père faisait l'abattage, ma mère recueillait le gras qui entoure l'intestin de l'animal, en prévision de la fabrication du savon du pays. Après avoir recueilli la quantité désirée, elle emplissait d'eau un énorme chaudron de fer. Quand l'eau avait atteint la température voulue, elle y déposait le gras de bœuf, ajoutant du caustique, un peu d'alun, de la résine (rosine) et un peu de gros sel. Cette mixture faisait fondre le gras qui se mettait à bouillir. Une heure plus tard, il ne restait plus qu'à la refroidir. C'était devenu du savon, Il pouvait prendre toute la nuit pour refroidir et durcir. Le lendemain, elle sortait son long couteau et coupait le savon en briques de six pouces d'épaisseur. D'un beau jaune doré, il servait au lavage du linge et des planchers. Sous le savon, il y avait une gélatine qui avait une teinte brunâtre. C'était de la potasse. Il arrivait qu'elle se serve de ce produit pour remplacer l'eau de javel. Ma mère amassait les sabots des animaux, les lavait et les mettait cuire avec un peu de caustique. Comme le savon, ce mélange refroidissait en quelques heures. La colle flottait, guère épaisse, mais donnant un produit qui pouvait coller n'importe quoi. Nous nous en servions pour coller le bois et assez souvent nos semelles de chaussures et nos bibelots.

La bière d'épinette

Il y avait un breuvage que la famille appréciait par-dessus tout. C'était la bière d'épinette. Au printemps, les garçons se rendaient dans les boisés et coupaient les jeunes pousses de branches d'épinette. Une vingtaine de livres étaient recueillies. La recette était simple. Les branches étaient d'abord bouillies dans une couple de gallons d'eau. Dès que le liquide était devenu jaune, il était coulé. On ajoutait de la levure et de la mélasse.

La mixture était mise dans un récipient et conservée à la fraîcheur de la cave. Elle fermentait 21 jours. Dès que le bouillonnement cessait, la bière était coulée et prête à être embouteillée. Une vingtaine de bouteilles étaient bouchées avec un bouchon de liège. Au cas où il serait resté des résidus de fermentation, les bouchons n'étaient pas complètement enfoncés. Mon père aimait se désaltérer avec cette boisson. Un certain après-midi de canicule, il était descendu au sous-sol avec l'intention d'étancher sa soif. Peut-être agita-t-il la bouteille avant de l'ouvrir. Une surprise l'attendait. Le bouchon sauta au plafond de la cave ainsi que la moitié de la bouteille. La maison s'imprégna de cet arôme spécial. Personne ne s'en était aperçu, excepté ma mère qui connaissait les goûts de mon père.

La récolte des bleuets

Au cours des années 30, au plus fort de la crise économique, mon père, au volant de sa Starr 1924, nous amenait au rang Ville-Marie, près de la petite gare où il stationnait son auto. Aussitôt arrivés, nous prenions nos bagages, lunchs et chaudières et nous entreprenions le trajet qui nous menait au meilleur endroit. Nous empruntions la voie ferrée pour nous diriger vers ces lacs. Une marche d'un kilomètre environ que nous effectuions en sautant sur les dormants de la voie ferrée. Nous devions parfois nous écarter des rails au passage de l'Océan Limitée. Tel un énorme serpent, il s'étirait devant nos yeux avant de se perdre à l'horizon. Finalement, notre marche finissait sur les rives du lac Beaumont. C'était à qui trouvait la plus belle talle. La région avait été rasée par un violent incendie au cours des années 20, ce qui avait favorisé la pousse du petit fruit. Forts de la connaissance du terrain, nous marchions sans nous occuper des fardoques. Si la récolte était bonne, nous pouvions emplir nos chaudières de 3 gallons en moins de trois heures. Mon père était rapide à la cueillette, au déplaisir de ma mère, qui n'appréciait pas qu'il ne prenne pas assez de précautions pour les trier.

Nous entendions faiblement l'angélus de l'église du village sonner l'heure du midi. C'était l'occasion de goûter à notre lunch. Pour les moins aguerris, ce répit permettait de prendre un peu de repos. Vers 3 h 30, les chaudières étaient remplies. Beaucoup de confitures en perspective. Il arrivait parfois que les cousins et les cousines soient de la partie. Certains apportaient des hameçons et une corde qu'ils attachaient à une gaule. Les seuls poissons que nous prenions étaient des barbottes, des goujons, plus rarement des perchaudes. Mais c'était des heures qui habitent encore nos mémoires.

Le bois de chauffage

Chaque année voyait les environs de la maison résonner au bruit de la scie ronde qui coupait le bois de chauffage de la maison. Quelques jours avant les premières neiges, mon père montait à sa terre à bois située au sud de la ferme d'oncle Albert. Ce lopin de terre fournissait en bois ce dont il avait besoin. Parfois, il se rendait bûcher sur un boisé qu'il possédait dans le rang Saint-Roch. Toujours pressé, mon père pouvait couper le bois qu'il avait besoin en guère plus d'une journée. Ce n'était pas un cadeau de bûcher avec lui. Il fallait faire attention, car il pouvait couper deux arbres en même temps! Heureusement, il n'y eut pas de malchance à déplorer. Aussitôt qu'un arbre touchait le sol, il fallait l'ébrancher et le couper en longueur. Empilés, ces billots étaient cordés en attente d'être récupérés. Dès que le sous-bois gelait, nous pouvions passer sans encombre. Aux premières neiges de novembre, mon père sortait le bobsleigh et attelait Cendré. Deux des garçons montaient au boisé chercher ces billots déjà recouverts de neige. Nous mettions plusieurs de ces billes dans le bobsleigh et nous descendions avec cette charge. Elle était empilée derrière l'abattoir pour être coupée plus tard. Quatre à cinq voyages étaient nécessaires pour descendre ce bois à la maison.

Ce n'était qu'un commencement ! Nous n'avions pas de banc de scie. Mon père retenait les services d'un fermier qui possédait l'équipement nécessaire. L'installation pouvait prendre une heure. Moïse Nadeau, qui allait devenir le futur de ma sœur Églantine, savait comment opérer la scie. Quelques voisins, des oncles, des amis apportaient leur assistance. Le travail, amusant au début de la journée pour les plus jeunes, devenait une corvée. Le dîner, préparé par ma mère et par mes sœurs, était un moment de détente apprécié. Les hommes appréciaient ce repas composé de ragoût de pattes de cochon, de tourtières, de fèves au lard, arrosé d'un café chaud ou d'un verre de vin maison. Bien repus, les hommes reprenaient le travail. Si rien ne venait interrompre le travail, tout était fini vers les 4 heures. Ce ne fut pas toujours le cas. C'était un travail assez dangereux en soi. Une bille pouvait sortir de la scie, qui tournait à une vitesse folle. Le travail exigeait une attention constante : un accident est si vite arrivé. Le scieur expérimenté avait mémoire de tragédies qui avaient causé des blessures importantes, parfois mortelles. Un jour, malgré l'attention que Moïse apportait à son travail, la scie lui avait entaillé une main, lui sectionnant presque trois doigts. Sans attendre, les autres travailleurs l'avaient transporté à la maison. Ma mère, cependant, en avait vu d'autres ! Ma mère avait pris de l'expérience avec les blessures que mon père s'infligeait en faisant boucherie. Elle avait pris du fil et cousu les doigts les plus amochés, puis avait fait un pansement. Du travail de professionnel disaient les amis de Moïse. Finalement, le blessé s'en tira sans trop de séquelles.

Le Hindenburg

La nouvelle s'était répandue dans la famille et celles des villageois de Beaumont. Nous avions hâte de voir passer ce géant des airs. Une heure avant son passage à la hauteur

de notre paroisse, nous nous étions rendus à la Bellevue du cimetière, site qui nous donnait une vue formidable du fleuve. La presque totalité de la famille regardait avec anxiété la venue de ce dirigeable. Nous avions les yeux rivés vers l'est, d'où était attendu le vaisseau des airs. Nos jumelles, pas très performantes, ne distinguaient rien. Finalement, le premier à le voir surgir à la hauteur de l'île Madame et de la pointe de l'île d'Orléans, lança un cri qui se répercuta sur les tufs de la falaise. Le Hindenburg¹ grossissait à vue d'œil. Il devint bientôt énorme. Comme si le Queen Mary avait flotté au-dessus de nos yeux. Lentement, sous la poussée de ses moteurs, il défila devant nous, cachant durant quelques instants le contrefort des Laurentides. C'était fantastique. Les gens ne tarissaient pas d'éloges devant un tel déploiement de la technique moderne. Il disparut finalement de notre regard, glissant irrémédiablement vers sa destinée tragique.

La croix gammée

Pendant la 2^{ème} Guerre mondiale, l'armée surveillait attentivement tout ce qui se passait sur le territoire longeant le fleuve, craignant le débarquement d'espions allemands circulant dans des sous-marins. Mon père était maire de Beaumont à l'époque. Quand il y avait quelque chose qui n'allait pas, il était le premier à être averti. Les garçons de la famille étaient trop jeunes pour aller sous les drapeaux, excepté Thomas qui avait pu s'en exempter parce qu'il était propriétaire du système d'aqueduc du village.

Un jour, mon père eut des ennuis avec un citoyen qui en avait marre des militaires. C'était un dénommé Boutin. Cet homme possédait une ferme dans le rang des Fiefs de Beaumont. Boutin était un original, sans malice. Dans un moment d'excentricité passagère, il avait peint une croix gammée sur le toit de sa grange étable. Il était fier de son œuvre. Quelques voisins avaient tenté en vain de lui faire comprendre qu'il allait avoir des ennuis. Un aviateur

¹ À propos du dirigeable allemand, on se souviendra que Fernand Breton originaire de Saint-Vallier, également pionnier de la Société historique de Bellechasse, a rédigé ses souvenirs d'enfance autour de cette journée mémorable.

n'avait pas tardé à repérer la croix. Il n'en fallait pas plus pour voir arriver les militaires. Mon père dut intervenir pour le faire délivrer. Son arrestation avait constitué l'événement de la semaine à Beaumont.

Les élections

Mon père était un libéral convaincu. Chaque élection le voyait côtoyer les candidats libéraux. En 1936, Robert Taschereau, fils du premier ministre, se présenta dans Bellechasse. Toutes les occasions étaient bonnes pour lui de venir à la maison. Mon père était-il un organisateur libéral ? Peut-être pour la région. Robert Taschereau venait souvent à Beaumont. C'était une occasion pour lui de parler politique et surtout de la marche à suivre lors des élections. Nous ne savions pas ce qui se tramait entre eux. Mon père n'était pas tellement volubile sur le sujet. Taschereau semblait toujours heureux de ces rencontres. Mon père était presque subjugué par cet homme. Tous les moyens étaient bons pour le faire élire. Mon père était allé chercher deux gallons de Saint-Pierre chez un revendeur de La Durantaye. Il lui fallait faire attention parce que son frère Joseph était inspecteur pour la régie des alcools. Réduite trois fois, cette boisson était distribuée aux électeurs le jour de l'élection. Après quelques rasades, ils étaient prêts à voter pour n'importe qui ! Mon père ne souffrait pas tellement les bleus. Il devenait irascible si on l'attaquait publiquement. Un adversaire en sut quelque chose. Ne pouvant supporter les remarques désobligeantes de cet homme, il lui asséna un coup de poing qui le mit hors de combat. Après ce geste mémorable, personne n'osa affronter mon père. Cependant, un jour, deux jeunes « baveux » s'étaient avancés vers lui en l'insultant du mieux qu'ils pouvaient. Ils avaient invectivé mon père de bêtises plutôt saugrenues le traitant de menteur, de voleur, de Hitler. Ils espéraient que mon père les affronterait. Mon frère Thomas qui assistait à la scène attendait l'occasion d'intervenir. Mais les

deux jeunes hommes étaient costauds et batailleurs. Mon père, beaucoup plus âgé, préféra user de diplomatie. Prenant des témoins de l'affaire, il leur avait envoyé une mise en demeure, les obligeant à payer une somme de 900 \$ ou à se rétracter publiquement. Comme ils n'avaient pas une somme aussi considérable pour l'époque, ils avaient opté pour la rétraction publique.

Les mœurs religieuses

Nous demeurions près de l'église, c'est pourquoi nous servions souvent la messe. Il fallait nous lever tôt, certains jours à six heures du matin, la messe étant célébrée à 7 heures. Le curé Lefebvre, homme bedonnant, aimait peindre des tableaux. Il avait même peint un Christ en croix, tableau qu'il avait installé dans l'église. En semaine, les messes hivernales étaient célébrées dans la sacristie pour économiser le chauffage. La pratique religieuse était centrée sur l'Eucharistie. Dieu en personne surveillait nos agissements. Le chœur de l'église était le centre de la dévotion, car il était le foyer de nos croyances. Quand nous communions, il fallait faire très attention à l'hostie. Elle n'était distribuée que par le prêtre. Lui seul pouvait y toucher. Collait-elle au palais ! Il ne fallait pas y toucher, c'était irrespectueux. L'abbé Guay était très strict sur ce sujet. Je me souviens un jour où j'étais servant de messe il avait échappé l'hostie consacrée par terre. La communion avait arrêté là. Il avait pris le temps de récupérer l'hostie et de laver l'endroit où elle était tombée. Comme plusieurs curés de son époque, l'abbé Guay était très sévère sur la tenue vestimentaire, surtout dans la maison du Bon Dieu. Il était coutume que les « créatures » portent le chapeau tandis que les hommes devaient être à découvert. À la communion, si une fille ou une dame se présentait la poitrine un peu trop voyante, il lui arrivait parfois de passer tout droit, lui demandant d'aller se vêtir si elle voulait recevoir l'hostie. Les commandements de Dieu étaient notre ligne de conduite. L'œuvre de chair était particulièrement

proscrite avant le mariage. La période du carême était soulignée par les jeunes servants de messe qui trouvaient bien amusant le chapelet récité par des vieillards édentés. Les confessions étaient assez souvent une occasion de commérage, car la vie de nos gens était passée au peigne fin. Mais il y avait des épisodes vraiment rocambolesques. Ainsi, le marié rustre qui répondit lors de son mariage : « Je suis venu pour ça. », à la question de l'officiant qui lui demandait s'il prenait la jeune fille pour épouse. Ce même homme avait mis les gages dans une boîte de Gin Pills. Notre homme, incapable d'ouvrir la petite boîte, sous l'effet de l'énervement peut-être, le curé avait dû intervenir. Quant aux funérailles, elles étaient le plus lugubres possible. Le chant grégorien contribuait pour une bonne part à l'effet dramatique qui se dégageait de l'office religieux. La sortie de l'église n'était guère plus consolante... le corbillard noir étant tiré par des chevaux de même couleur.

Le clocher

Ma mère nous racontait parfois ce qui était arrivé au clocher de l'église durant l'hiver de 1922. Elle avait à l'époque 34 ans. Le tout avait débuté, disait-elle, durant la journée du 15 février 1922. Une forte tempête du nord-est balayait la côte de Beaumont depuis une journée. Personne n'osait sortir tellement il faisait mauvais. Ceux qui étaient à l'église ce jour-là trouvaient que la petite église craquait de façon inquiétante. Nous nous préparions à nous coucher, ce soir-là, lorsqu'une bourrasque plus forte que les autres ébranla les murs de la maison. Nous avions peur. Un énorme bruit vint enterrer le hurlement du vent, bruit qui fut suivi d'un vacarme inhabituel. Le clocher de l'église, qui n'avait pu résister à cette ultime bourrasque, s'était détaché du toit et avait touché le sol avec fracas. Les hommes du village sortirent constater les dégâts. Tel un géant terrassé par le souffle d'un dragon, le clocher gisait, inerte, dans un banc de neige. Le lendemain, les marguilliers

étaient convoqués. C'est à cette occasion qu'on décida de profiter de l'occasion pour allonger la façade de seize pieds, sous la direction de l'architecte Lorenzo Auger. Ce n'est toutefois qu'en 1925-1926 que les travaux furent complétés. Quant à moi, j'inaugurai à ma façon le nouvel aménagement de l'église en y étant baptisé le 9 février 1926.

L'élection municipale du 14 janvier 1931

Le 14 janvier 1931, mon père s'était présenté à la mairie et avait gagné son élection. Il n'en fallait pas plus pour que le nouveau maire invite ses supporteurs à la maison et qu'il verse un petit « remontant ». Ils furent nombreux à se présenter chez nous. Il neigeait abondamment, les supporteurs entraient à la maison sans se préoccuper qu'ils salissaient le plancher. C'était dégelasse. Certains s'étaient même amusés à brûler les notes du piano avec des cigarettes. Jamais plus mon père ne refit une telle sauterie.

Les quêteux

La crise économique des années 20 avait vu une recrudescence de la mendicité. Comme mon père était maire de la paroisse, les mendiants étaient immanquablement dirigés chez nous où on leur assurait qu'ils allaient trouver gîte et couvert pour la nuit. C'était presque toujours à l'approche de l'hiver. Parfois, mon père dirigeait ces pauvres gens vers l'hôtel du village, mais ce n'était pas toujours le cas. Un certain soir, un mendiant frappa à notre porte dans l'espoir de trouver un abri pour la nuit. Pauvre homme, il était gelé. Sans force, il s'écrasa à nos pieds. Il était assez âgé, plus de 80 ans. Ma mère disait qu'avec sa barbe blanche, il ressemblait au père Noël. Nous nous étions empressés de le relever et de l'asseoir près du poêle. Ma mère lui servit un bol de soupe qu'il ingurgita sans un mot. Le chaud breuvage le ragailardit. Guère volubile, il se contentait d'écouter nos questions, répondant d'un signe de tête. Il était tard. Il osa demander un lit pour la

nuit. Ma mère, voyant la tempête prendre de l'ampleur, ne put lui refuser l'hospitalité. C'était la tempête de la Sainte-Catherine. Sans refuser, il s'allongea sur son lit de fortune, installé derrière le poêle de la cuisine. Il s'endormit en ronflant de satisfaction. Ma mère ne se contenta pas d'héberger le vieillard. Le lendemain, la première chose qu'elle fit fut de laver le linge du vieillard. Elle lui offrit les vieux vêtements de mon père, ce qu'il refusa d'abord pour la forme. Une désagréable surprise attendait ma mère. Le pauvre vieux était plein de poux. Elle lava son linge à l'eau de javel. Comme il avait la tête pleine de bestioles, ma mère lui lava les cheveux avec de l'huile de charbon. Ce fut toute une surprise pour les plus jeunes qui n'avaient pas encore vu le père Noël se faire laver ainsi. Il repartit heureux, se perdant en remerciements sertis de « La Vierge vous bénisse ».

Un autre mendiant qui se présenta un jour était plus jeune, mais semblait sorti d'une boîte de surprise. Il avait une valise noire qu'il gardait comme la prunelle de ses yeux. Voulant remercier mes parents pour leur hospitalité, car, disait-il, j'ai quelque chose pour vous, il demanda un carton. Les jeunes s'étaient empressés d'aller chercher ce qu'il demandait. Nous avions défait une vieille boîte et nous avions récupéré le fond. Il ouvrit alors sa valise qui contenait plusieurs pinceaux défraîchis et des bouteilles de peinture. Il s'installa sur la table et se mit à créer l'œuvre qui marqua notre jeune imagination. Il peignait divinement, donnant vie à ce qu'il avait en tête. Nous étions subjugués, jamais nous n'avions vu un artiste s'exécuter ainsi. Il offrit ce tableau unique à ma mère. C'était sa façon de dire merci.

Au royaume de la lecture

Adolescents, nous passions nos soirées à lire. Les journaux avaient la préséance, car ils nous mettaient en contact avec le vaste monde. Il y avait bien quelques livres, mais nous avions fait le tour en quelques jours. La lecture des journaux nous plongeait

dans l'actualité de l'époque. Ma mère n'était pas tellement optimiste, car elle voyait les peuples s'entredéchirer dans des conflits interminables. L'argent que vous donnez à la Sainte-enfance vous reviendra sous forme d'armes, prédisait-elle.

Nous les garçons, nous étions attirés par le monde de la fiction. Mandrake le Magicien nous plongeait dans des voyages surnaturels. Le voyage au cœur de l'atome nous intriguait particulièrement. C'était en 1932. Des savants avaient construit un vaisseau qui pouvait voyager dans l'infiniment petit. Ce vaisseau, construit dans un immense hangar était énorme. Rapetissant de plus en plus, l'appareil entra dans le monde inconnu de l'atome. L'engin finissait par se poser sur une sphère qui ressemblait à notre planète. Nous avons collectionné ces bandes dessinées pendant plusieurs années.

La visite paroissiale

Recevoir le curé une fois par année était pour nous un privilège, car sa visite signifiait la bénédiction pour tous. Quand le grand jour arrivait, nous revêtions nos plus beaux habits, car nous recevions le représentant de Dieu. Sa visite nolisait la maisonnée. Pour faire bonne impression, il fallait nous montrer sous nos plus beaux jours.

Même la maison passait à la toilette : lavage des murs et des planchers, sans oublier l'ameublement. Dans les vieilles maisons, il y avait toujours une odeur qui flottait, surtout celle de la nourriture, car il faut se rappeler que nos mères cuisinaient constamment pour nourrir leur nombreuse famille.

Il n'était pas question de désodorisant comme aujourd'hui. Pour parfumer une maison, il y avait les fleurs, les branches de cèdre et les fruits. Ma mère avait un autre secret pour parfumer la maison. Tôt ce matin-là, elle cuisinait un gâteau aux épices. Cette pâtisserie dégageait une odeur unique qui imprégnait la maison pour une partie de la journée. Bien en vue au centre de la table, il était difficile d'y résister.

Dès que le prêtre entra dans la maison, mon père demandait la bénédiction, tant pour la famille que pour la maison. Dévotement, nous écoutions et nous prions avec ardeur. Une minute plus tard, nous nous relevions et nous lui donnions la main.

Le pasteur s'informait de notre santé et de notre succès aux études. La visite pastorale ne durait pas longtemps, tout au plus une demi-heure. Le pasteur profitait de l'occasion pour faire le décompte des familles, ajoutant les nouveau-nés et retranchant ceux qui étaient partis. Avant son départ, ma mère lui faisait goûter à son traditionnel gâteau qu'il adorait.

Une anecdote amusante vaut la peine d'être racontée. Gérard, notre frère, qui était garagiste à Montréal, nous avait envoyé un calendrier de jeunes femmes pulpeuses en tenue légère (pour l'époque). Ma mère ne prisait guère ce genre de calendrier, car elle trouvait que la femme était ravalée au plus bas. Ne voulant pas que le curé voit le calendrier, elle nous avait demandé de le faire disparaître.

Il nous plaisait ce calendrier, aussi nous l'avions simplement accroché derrière la porte du salon, porte qui en principe était toujours fermée.

Cette année-là, ma mère avait reçu le représentant de Dieu dans le salon. Elle avait la garde du fils de Jeanne d'Arc, qui était un garçon enjoué. Tout allait bien, jusqu'à ce qu'il s'avise de refermer la porte.

La pénombre s'estompant dévoila finalement ce que ma mère ne voulait pas que le curé voit. Elle se perdit en explications, essayant de minimiser l'incident. Cette année-là, le curé, offusqué, écourta sa visite. Dès que nous le vîmes loin de la maison, les rires fusèrent. Finalement, mon père et ma mère ne purent également retenir leurs rires. L'incident était drôle à souhait. Le dimanche suivant, dans son sermon, le curé y alla d'une remarque qui nous fit comprendre qu'il n'avait pas apprécié notre calendrier.

M^{me} Cohen

Cette dame arriva à Beaumont avec son garçon de dix-huit ans au cours de l'été 1945. Elle avait pris foyer dans la maison située au nord de la nôtre, qui était la propriété de mon oncle Albert. Cette Irlandaise était assez corpulente et devait avoir dans les 50 ans. Peu loquace, elle ne se livrait pas facilement. Elle était connue pour ses dons de guérisseuse. Aussitôt qu'elle fut installée, nous avons commencé à voir arriver beaucoup de personnes avec des problèmes de santé. De la fenêtre donnant sur la rue, nous pouvions voir les gens attendre, parfois pendant des heures qu'elle puisse les recevoir. Ces gens avaient une confiance aveugle en cette femme qui avait un bon bagage de connaissances médicales puisqu'elle avait déjà été infirmière.

Elle soignait les gens en les encourageant, car elle était un peu psychologue. Les potions qu'elle prescrivait aux malades étaient faites à partir de plantes, dont elle connaissait très bien les vertus. Elle ne chargeait rien. Les gens lui donnaient ce qu'ils voulaient. La confiance que les gens lui portaient ne plaisait guère aux médecins qui voyaient en elle un charlatan. Elle continua son travail jusqu'à la venue des policiers.

Que de malades nous avons vu défiler devant sa porte ! De croyance protestante, les gens voyaient en elle un soutien dans l'épreuve. De toute façon, les gens ne venaient pas pour se confesser. Elle resta à

Beaumont environ cinq ans. Les autorités eurent raison de dons.

La noyade d'Armand Chabot

Un certain soir de juin, Armand Chabot était descendu au fleuve avec son fils pour se rafraîchir. Sa boîte à lunch sous le bras, il s'était rendu voir son embarcation qui était amarrée dans l'anse où se jette le ruisseau du village. Il aimait se prélasser sur l'eau en regardant miroiter les vagues reflétant les rayons du soleil couchant.

Quand ils arrivèrent au fleuve, la marée avait envahi l'anse se rendant jusqu'à son embarcation, qui était attachée à un chicot planté dans la boue. Le fils fut le premier à apercevoir la chaloupe s'éloigner du rivage. Il avait essayé de la récupérer, mais la force du courant l'éloignait de plus en plus. Impuissant, il avait couru vers son père qui sommeillait. L'embarcation, emportée par le reflux, s'approchait du chenal, là où le courant est le plus fort. Bon nageur, Armand croyait la rattraper assez rapidement. Rendu à la hauteur de la chaloupe, il fut pris d'une crampe qui le cloua sur place, l'emportant au fond. Son fils avait assisté à la scène. Il cria à l'aide et fut entendu par des promeneurs qui, malheureusement, ne purent rien faire.

Quinze minutes plus tard arrivaient des amis, des villageois qui se jetèrent à l'eau à la recherche du noyé. On le trouva finalement quelques heures plus tard, les mains sur l'estomac, toujours, semblait-il en proie à la crampe fatale qui l'avait emporté. □

Yvon Laflamme CA, Pl. fin.

Mercier Vallières Laflamme
Société en nom collectif
Comptables agréés

23, rue Commerciale
Saint-Charles, Bellechasse
(Québec) G0R 2T0

Tél.: (418) 887-7000
Fax: (418) 887-6690
mvlafla@globetrotter.net

Le Vieux Presbytère

Nicole Picard

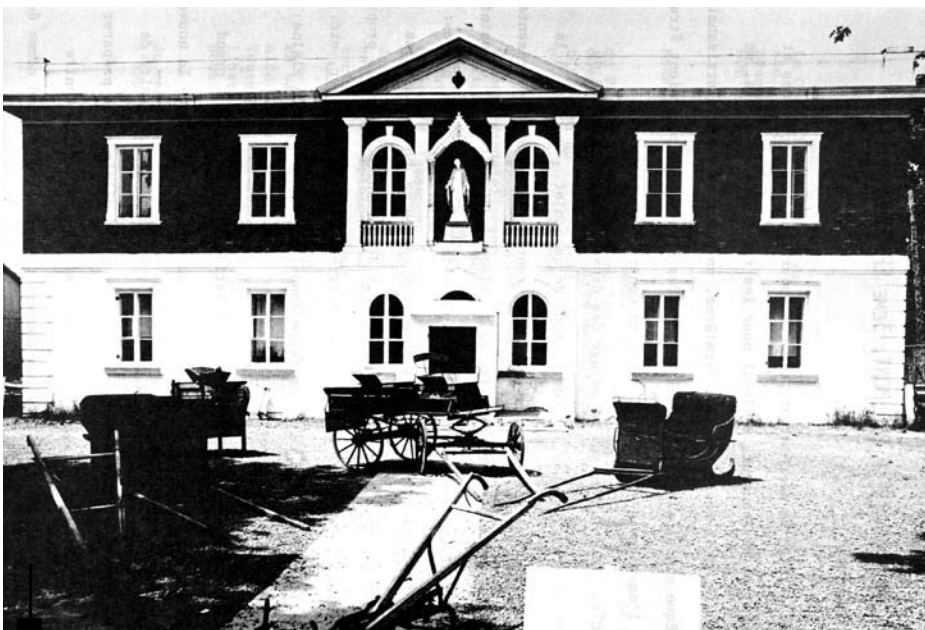
Un bel exemple d'intégration d'un bâtiment patrimonial et historique à la vie de la communauté, le Vieux presbytère de Beaumont héberge la bibliothèque municipale depuis 1989; il s'en fallut de peu pour qu'il soit complètement rasé après un incendie qui en ravagea une bonne partie à l'été 1979. Ce bâtiment est riche d'une longue histoire, qui commence à une date que l'on ne peut préciser, mais il est certain qu'en 1698 une construction de bois était en place comme le note M. Rosaire Saint-Pierre dans le dossier qu'il a constitué sur le vieux presbytère de Beaumont¹. Il devait y avoir une habitation pour loger les premiers missionnaires car, dès 1680, il est fait mention de missionnaires desservant les populations établies le long du fleuve dans les seigneuries allant de Lauzon à Rivière-du-Loup. Le bâtiment devait se trouver dans un état lamentable car, en 1722, l'abbé Nicolas-Joseph Chasle arrivé à Beaumont en 1717 construisit, à ses frais, un nouveau presbytère en pierre de 34'x24'. Il décéda à Beaumont en 1754, après 36 ans de service. De 1722 jusqu'en 1791, de nombreuses réparations furent notées dont

celles des dommages probablement causés lors de la Conquête. En 1791, Rosaire Saint-Pierre relate les travaux d'agrandissement aux dimensions actuelles, soit 24'x 75'. Il dut y avoir des réparations importantes car, en 1784, l'abbé Lamothe, vicaire de Saint-Michel, refusa d'y habiter lorsque son curé le lui demanda afin d'être plus proche de l'église et de porter secours aux malades de la paroisse². Il semble que Beaumont n'avait pas de curé résidant à cette époque. C'était le vicaire de la paroisse de Saint-Michel qui venait dire la messe à Beaumont. Pendant 11 ans, soit de 1803 à 1814, une pénurie de prêtres et diverses autres raisons avaient forcé l'évêque de Québec à priver la paroisse de Beaumont de curé³. Inhabité, le presbytère a certainement souffert d'un manque d'entretien, quoiqu'en 1814, l'abbé Théodore Létang accepte la cure et y demeure pendant 25 ans. Il a été très aimé de ses paroissiens. À sa mort, l'évêque essaie de recruter un curé, mais cela semble difficile. Celui-ci offre la cure à l'abbé Louis Raby tout en expliquant que le presbytère avait été remis à neuf et qu'il y serait logé convenablement⁴. En 1853, l'abbé François-Hilaire Belle-

Isle, nouvellement nommé curé de Beaumont constata que le presbytère avait besoin de grandes réparations et il eut « l'habileté de faire comprendre à ses paroissiens qu'il serait plus avantageux de construire un nouveau presbytère que de réparer cette vieille maison qu'il était bien difficile de chauffer en hiver »⁴.

Changement de vocation

Le presbytère actuel, construit en 1855, amena un changement de vocation pour le premier presbytère même si *la salle des habitants* et *la salle des dames* continuèrent d'être fréquentées; il servit d'ailleurs d'école du village. Le conseil municipal aménagea une salle pour les réunions du Conseil puis permit aux commissaires d'école d'y tenir leurs rencontres en 1889. Le Conseil municipal l'utilisa jusqu'en 1950, moment de la construction de la salle paroissiale. En 1904, le bâtiment connut des transformations importantes : un étage fût ajouté et on lui donna un style néo-classique tel que suggéré par l'architecte René S. Lemay a qui les commissaires d'école avaient demandé de préparer un plan et des devis. En 1921, à la demande du curé, l'école du village devient couvent et les Soeurs de la Charité de Saint-Louis s'y installèrent. Au rez-de-chaussée, il y avait deux classes, un vestiaire et les toilettes. À l'étage, une salle de classe du côté est ainsi qu'un petit dortoir pour les surveillantes et les pensionnaires. Les appartements des religieuses, situés du côté ouest, comptaient deux chambres, une salle de travail, une cuisine, une salle de bain ainsi qu'un parloir⁵. Les religieuses quittèrent le couvent en 1957 pour s'installer dans un couvent neuf construit selon le modèle des écoles de Duplessis. Cette école était située sur la route du Fleuve, sur un terrain acheté de M. Raymond Mercier, alors propriétaire du domaine La Chesnaie. Démoli, le couvent a fait place à la résidence La Croisée du Bonheur. Jusqu'en 1962, le vieux presbytère, devenu l'école



Premier presbytère de Beaumont avant l'incendie de 1979

Photo Jean-Claude Tardif

des garçons, offrait la scolarisation des garçons, année où l'instruction devint obligatoire jusqu'à 15 ans, ce qui augmenta le nombre d'élèves. Toutes les classes des deux écoles furent transformées en classe mixte.⁶

Première action de sauvegarde

En 1976, la Commission scolaire prend la décision de construire une nouvelle école et donc d'abandonner le vieux couvent comme centre éducatif. À la même période, la caisse populaire située dans la maison de sa gérante au cœur du village a besoin d'agrandir ses locaux. Le conseil d'administration de la caisse veut installer la nouvelle caisse sur la route 132. Le Comité pour la promotion du patrimoine de Beaumont, nouvellement formé, propose plutôt de relocaliser les locaux de la caisse populaire dans le vieux presbytère qui doit abandonner sa vocation éducative sous peu. Suit alors une période de réunions fort tumultueuses qui divisent la population. Les dirigeants de la caisse populaire maintiennent leur décision. Pour sa part, le comité poursuit sa réflexion pour l'utilisation de ce bâtiment à des fins communautaires. Une subvention permet d'engager une ressource pour compléter le dossier d'utilisation du vieux presbytère.

Un incendie tragique

À l'été 1979, un incendie dévaste la demeure voisine, située un peu plus près du chemin du Domaine ; celui-ci se propage au vieux presbytère qui est en partie détruit. Une longue période de discussions, marquée par des divisions importantes dans la population, s'amorce avec le conseil de Fabrique. Malgré toutes les difficultés rencontrées, le comité poursuit inlassablement sa lutte pour une reconstruction du vieux presbytère dans le but d'une utilisation communautaire. Le dossier de Rosaire Saint-Pierre ainsi que la revue *l'Oseilleur*, journal du Comité pour la protection du patrimoine de Beaumont, sont deux pièces importantes à consulter



Bibliothèque Luc-Lacourcière

Photo Paul St-Arnaud

pour qui veut bien comprendre l'ampleur du travail réalisé par ce comité formé de personnes très engagées en faveur de la protection du patrimoine de la municipalité. Enfin, en juin 1982, un protocole d'entente entre la Fabrique et le Comité de promotion du patrimoine de Beaumont est signé en vue de la mise en valeur du site du Vieux Couvent, incendié en 1979. Ce n'est pas la fin des déboires, la municipalité refusant de soutenir le projet. Ne baissant pas les bras, le comité poursuit ses démarches pour l'obtention de subventions et inaugure l'ouverture du Centre d'art et d'exposition de Beaumont lors de la deuxième édition du Festival des Seigneuries, en juillet 1984.

Relocalisation de la bibliothèque

Pourtant, une autre vocation attend le vieux bâtiment récemment reconstruit ; la relocalisation de la

bibliothèque municipale. Située au deuxième étage de la maison La Chesnaie depuis son ouverture en 1978, la bibliothèque sera relocalisée dans le vieux presbytère en 1988. Quatre autres années de démarches cette fois appuyées par le comité de bénévoles de la bibliothèque. Baptisée Bibliothèque Luc-Lacourcière, en l'honneur du réputé folkloriste qui habite la municipalité de Beaumont depuis 1961, la bibliothèque municipale inaugure ses nouveaux locaux en octobre 1988.

Le vieux presbytère abrite toujours la bibliothèque, conservant ainsi bien vivante son histoire. C'est aussi le témoin de l'engagement citoyen pour la sauvegarde de son patrimoine et son utilisation à des fins communautaires, culturelles et sociales. Un message d'espoir à tous ceux qui sont engagés dans des projets d'utilisation de leurs bâtiments patrimoniaux. □

1 Saint-Pierre, Rosaire, Vieux presbytère de Beaumont, 1988, p.37

2 Roy, Pierre-Georges, p. 160.

3 Idem p. 163

4 Rosaire Saint-Pierre, p. 41

5 Roy p. 114

6 Voir le plan dans le dossier de Rosaire Saint-Pierre, p. 43

7 Lépine Louise, Autour du vieux couvent,

article paru dans *l'Oseilleur*, septembre 1978, vol 3;n°3p.14

Le Moulin Chabot

Jean-Claude Tardif

Outre le Moulin de Beaumont et le Moulin Vincennes, Beaumont possède un troisième témoin de la même époque, il s'agit de celui que les anciens appelaient le moulin Chabot et que les modernes appellent le moulin Duval. Il est situé dans le village, près du pont qui enjambe le ruisseau de l'Église.



Moulin Chabot - début du 20^e siècle

Permettez-moi un premier commentaire d'abord au sujet de l'appellation du ruisseau de l'Église. Selon le dictionnaire, un ruisseau est un cours d'eau peu considérable. On ajoute qu'il peut prendre l'allure d'un « petit canal ménagé dans une rue pour l'écoulement des eaux ménagères ou pluviales » (Dictionnaire Larousse). C'est ainsi qu'en milieu rural, on appelle les canaux de séparation des lots des « ruisseaux de ligne ». En termes géographiques un ruisseau est un cours d'eau qui se jette dans une rivière et le cours d'eau qui se jette dans le fleuve s'appelle une rivière. Par conséquent, il ne serait pas faux de dire que le cours d'eau qui traverse le village est une rivière. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à s'arrêter un instant au printemps lors de la crue des eaux ou lors des grandes pluies d'automne pour distinguer le débit d'un ruisseau de celui d'une rivière. Mon second commentaire va aux changements survenus au pont du village. Autrefois, ce pont était nettement plus bas que le pont actuel. Ce qui faisait en sorte que le moulin apparaissait à la hauteur de la rue. Aujourd'hui, on a l'impression qu'il est enfoui dans le lit de la rivière. Mais il n'en est pas moins élégant! Il s'agit de le regarder de près.

Mon 3^{ème} commentaire va à la présence de la grange située à l'ouest du moulin. Jusqu'au milieu du siècle dernier, elle hébergeait des animaux. Elle témoigne, comme toutes les autres granges du village, que Beaumont était essentiellement une communauté agricole. Presque tous vivaient en partie de la terre. Les autres activités étaient « connexes »

ou complémentaires. Sauf quelques exceptions comme les magasins généraux, les propriétés situées dans le village possédaient une terre qui partait du fleuve et s'étendait vers le sud sur environ 40 arpents.

On ne trouve pas de traces précises du premier moulin du village. Une hypothèse veut qu'il ait été construit au pied du ruisseau de l'Église par le seigneur Couillard et qu'il ait servi à moudre la farine. Pierre-Georges Roy accreditte cette thèse. Il ajoute que le meunier était l'objet de critiques et que les censitaires allaient faire moudre leur grain au moulin de Vincennes ou à celui appartenant au sieur Péan. Ce n'est que plus tard qu'un nouveau moulin aurait été construit en haut de la chute du ruisseau de l'Église, un peu comme ce fut le cas pour le moulin Péan. D'abord installé au pied de la chute à Mailloux le moulin Péan aurait été abandonné au profit de l'actuel moulin de Beaumont situé au sommet de la chute à Mailloux. C'est probablement l'accès difficile qui aurait convaincu les deux seigneurs d'en construire de nouveaux, plus près du chemin. Ce que nous savons par ailleurs, c'est que l'actuel moulin Chabot était un moulin à eau, qu'il a été construit en 1872 par Honoré Chabot¹, alors qu'il avait 18 ans, et qu'il servait à scier le bois. La maison quant à elle a été construite en 1874. Longtemps exploité par cette famille pour les besoins des cultivateurs de Beaumont, le moulin fut vendu à Auguste Duval en 1952, mais celui-ci en cessa l'exploitation. Monsieur Duval, Ti-Gus, comme tout

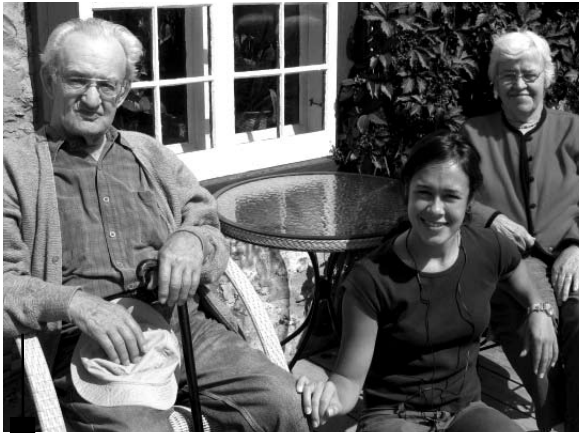
le monde l'appelait affectueusement, provenait de St-Roch des Aulnaies. Arrivé à Beaumont en 1942, il a d'abord habité ce que l'on appelle aujourd'hui la maison Trudel, voisine à l'ouest. Marié à Yvonne Dubé de St-Aubert, il donna naissance à trois enfants. Madame Dubé a travaillé pour la famille Chabot.

Ce n'est donc qu'en 1952 que monsieur Duval acquit la propriété comprenant le moulin. Claude, son fils, la racheta puis la confia à sa fille, Marie-France. Cette dernière y a installé, en 2004, un atelier d'art dans ce qui était l'ancienne grange. Le second étage de la grange est demeuré tel quel. Selon les souvenirs de témoignages familiaux entendus par Marie-France Duval, le moulin était plus long qu'aujourd'hui. La partie arrière se serait effondrée. Il était alimenté par l'eau du ruisseau. Il fonctionnait avec une roue hydraulique munie de godets et un arbre et les traces d'engrenage existent encore au second étage. Ceci expliquerait pourquoi il y a une grande porte percée en façade au second étage. La scie était disposée à l'étage du bas. Une passerelle le reliait à la grange par le second étage. Ceci laisse à penser que la grange servait également pour l'entreposage de planches, madriers ou autres matériaux et outils. La façade actuelle en bardeaux est identique à l'originale. La famille possède des photos anciennes datant du début du siècle dernier où l'activité était encore intense. Souhaitons que la population et les autorités se mobilisent pour sauver ce témoin avant qu'il ne se perde. □

¹ Honoré Chabot aurait été secrétaire municipal, chanteur et organiste à Beaumont.

LE DOMAINE SEIGNEURIAL CHARLES COUILLARD DES ISLETS DE BEAUMONT

SA MISE EN VALEUR PAR ROSAIRE SAINT-PIERRE (1919-2007)



Rosaire et Gemma, accompagnés de leur petite-fille Catherine Fonds de la Famille Rosaire et Gemma (Pellerin) Saint-Pierre).

Par Diane Saint-Pierre, Lévis

l'exploitation de ses terres. C'est dans ce manoir de bois qu'il décède en 1715.

La seigneurie de Beaumont demeure la possession des descendants de Charles Couillard jusqu'en 1806, année où Louis Turgeon, cinquième seigneur, en prend possession. Dans les faits, Louis en hérite d'une partie de sa mère, Marie-Françoise Couillard, petite-fille du premier seigneur, alors qu'il acquiert graduellement le

reste de la seigneurie. Entre-temps, le vieux manoir de bois qui est détruit par un incendie est remplacé par une résidence en pierre, la tradition orale attribuant même cette perte aux guerres de la Conquête de 1759-1760. Reste cependant toujours à en prouver sa véracité... Chose certaine, le domaine et son manoir demeurent aux Couillard jusqu'au début du 19^e siècle, puis passent aux mains de la famille Turgeon qui conserve la propriété sur huit générations. En 1977, Omer Turgeon la vend à Rosaire Saint-Pierre. Ce dernier est le treizième propriétaire depuis 1672... Mais le domaine et ses dépendances ont cependant passablement changé.

Le manoir de bois a cédé la place à une résidence de pierre, dont la toiture à pente aiguë, de style normand, a été remplacée par un toit à la mansarde au début du 20^e siècle. La grange de quelque 100 pieds de long, avec sa charpente à croix de Saint-André, a subi de légères modifications, mais conserve une grande partie de son aspect original. Le vieux fournil, avec son four à pain et son foyer, ainsi que le hangar à voitures demandent, eux aussi, d'importants travaux de restauration. C'est à cette tâche que se consacrent Rosaire Saint-Pierre et son épouse, Gemma (Pellerin),

pour les années à venir. D'ailleurs, pour qui a connu le personnage, Rosaire est l'homme tout indiqué pour relever le défi de cette entreprise. Homme de passion et de grandes réalisations, Rosaire Saint-Pierre a déjà à son actif plusieurs restaurations dans la municipalité de Beaumont. Ainsi, outre sa contribution au sauvetage de l'ancien presbytère (1722), aujourd'hui la *Bibliothèque Luc-Lacoursière de Beaumont*, il y a restauré à ses propres frais trois autres demeures ancestrales, alors connues comme les maisons Poiré, Goupil et Roy (ou *du Français*), auxquelles il faut maintenant ajouter le domaine seigneurial. Il aura également à son actif bien d'autres contributions en matière de reconstitution et de restauration, dont le Moulin de Vincennes de Beaumont, construit en 1733 mais incendié en 1949, le Moulin du Petit-Pré de Château-Richer ou moulin de Mgr de Laval, construit en 1695, le Moulin du Petit Canton datant de 1747, à Saint-Vallier de Bellechasse. Ces réalisations et plusieurs autres lui ont d'ailleurs valu nombre de prix et reconnaissances².



R. Saint-Pierre en compagnie du ministre Jacques-Yvan Morin au moment de la restauration du manoir en 1978 Ph : Fonds de la Famille Rosaire et Gemma (Pellerin) Saint-Pierre).

D'abord, un peu d'histoire... C'est en 1672 que Jean Talon, Intendant de la Nouvelle-France, concède la seigneurie de Beaumont à Charles Couillard des Islets, né à Québec en 1647 et petit fils de Louis Hébert, celui-là même que l'historiographie qualifie de « premier colon canadien ». Charles Couillard est aussi le gendre, en secondes noces, de Guillaume Couture, premier colon à s'établir à la *Pointe de Lévy*, dans la seigneurie de Lauzon, en 1647. Nous sommes alors dans les premiers temps de cette colonie française en terre d'Amérique, où gens de noblesse et de bonne naissance, gentilshommes et commerçants, coureurs des bois et colons fraîchement débarqués se côtoient, commercent, explorent et défrichent. Bien que de très bonne naissance, voire même anobli par le Roi de France en 1668 selon Pierre-Georges Roy (1943 : 26), le premier seigneur de Beaumont est cependant de fortune plutôt modeste. L'année suivant l'obtention de sa seigneurie, il s'installe avec sa petite famille sur un domaine de neuf arpents de largeur, le long du fleuve Saint-Laurent, par quarante de profondeur.

Il y construit un « manoir » qui, dans les faits, est une simple maison de bois, pièce sur pièce, ainsi que des bâtiments de ferme nécessaire à

1 L'auteur de cet article remercie également Gemma Pellerin Saint-Pierre et son frère Yves pour leurs compléments d'information.

2 Il en est ainsi de cette reconnaissance de Grand Bellechassois en 2003, du Prix Robert Lionel-Séguin en 2002 (APMAQ), de la Médaille de l'Assemblée nationale du Québec en 2000 « pour sa contribution exceptionnelle à la sauvegarde et à la préservation du patrimoine québécois » et du Mérite historique régional de la Société historique de la Côte-du-Sud en 1995.



Manoir seigneurial de Beaumont

Ph : Paul St-Arnaud

Mais revenons au domaine seigneurial. Dès l'acquisition du Domaine en 1977, Rosaire entreprend les travaux de restauration du manoir et des dépendances. À l'aide d'une ancienne structure de maison, il reconstitue la toiture à deux versants et à croix de Saint-André, reconstitue des murs de pierre et reconstruit la cheminée, également de pierre, avec un foyer au salon. Avec grande patience – et

toujours aussi soutenu par son épouse, il reconstitue les fondations de la demeure, décape les murs et plafonds. Il sera aidé à l'occasion de son frère Conrad et de son fils aîné, Yves.

Finalement, c'est à l'été 1980, soit quelque deux années après le début du chantier de restauration qui l'amène à réparer l'ensemble des bâtiments du *Domaine seigneurial de Beaumont*, que Rosaire emménage avec son épouse dans ce qui deviendra leur *nouvelle*

résidence. Comme il en fit le souhait maintes fois, Rosaire Saint-Pierre y décède paisiblement en août 2007, entouré de son épouse, de ses enfants et petits-enfants. Jusqu'à son décès, alors qu'il a atteint cet âge du sentiment du devoir accompli, Rosaire Saint-Pierre aura partagé avec qui souhaitait l'écouter, cette passion qui fut sienne durant plus d'un demi-siècle, celle du travail de restauration bien fait et

surtout cet amour des *vieilles maisons ancestrales* qui ont du vécu, une âme, et qui méritent toute notre attention, tout notre respect. □

Pour des compléments d'information prendre connaissance des ouvrages et textes suivants :

- sur Beaumont, son histoire, sa seigneurie et ses premiers seigneurs : Pierre-Georges Roy, À travers l'histoire de Beaumont (*Lévis, 1943*);
- sur le domaine seigneurial : Nicole Saint-Pierre, « Le Domaine seigneurial de Beaumont », dans Beaumont, 1672-1972 (*Saint-Romuald, Les Éditions Etchemins, 1972 : 28-34*) ;
- sur cette période captivante des guerres de la Conquête et de ses ravages à Beaumont et sur la Côte-du-Sud : Gaston Deschênes, *L'Année des Anglais* (*Sillery, Septentrion, 1998 ; réédition en cours*).
- Rappelons également que dans son premier ouvrage, *Les Anciens canadiens* (1863), une œuvre de fiction, Philippe-Aubert de Gaspé évoque une scène, un dîner, chez le seigneur de Beaumont.

Le Moulin de Vincennes

Jean-Claude Tardif

Beaumont est reconnu pour ses moulins seigneuriaux. On en dénombre trois qui font la fierté des résidents et l'envie des visiteurs. Le moulin de Beaumont, aussi appelé le moulin Labrie du nom de son restaurateur, le moulin Chabot, aussi appelé le moulin Duval du nom de ses propriétaires actuels et le moulin de Vincennes du nom de la seigneurie du même nom. Que de peintres et de photographes s'en sont inspirés.

Le moulin de Vincennes possède une histoire particulière. Il a été construit la même année que l'église de Beaumont, soit en 1733, sur le fief de Vincennes concédé par l'intendant Jean Talon, à Jean-Baptiste Bissot de Vincennes et Charles-François Bissot, le 3

novembre 1672¹. Un premier moulin avait été construit au pied de la falaise. Il en reste des ruines. Sur le cap, en plus de la maison seigneuriale, il y eut quatre moulins, dont deux moulins à farine, un moulin à scie et un moulin à vent. L'édifice qui a

été acquis en 1920 par l'architecte Lorenzo Auger, comprenait le moulin à farine, à l'ouest, près du ruisseau Saint-Claude, et la maison du meunier qui y était attachée, à laquelle il avait ajouté une rallonge à l'est. Une restauration en profondeur du bâtiment principal fut réalisée au début des



Moulin de Vincennes restauré par Lorenzo Auger et incendié en 1949 - Ph Archives Rosaire Saint-Pierre

années trente. En 1935, ce moulin a fait l'objet d'une concession à une société de conservation de la Commission des monuments historiques de Québec pour en faire un musée, accessible à toute la population. Le gouvernement provincial s'en est porté acquéreur par l'intermédiaire du ministère de

la Voirie, en 1943²². Un malheureux incendie l'a détruit complètement le 17 février 1949. Le journal *Le Soleil* estime, dans son édition du même jour, que les pertes causées par cet incendie s'élèvent à 50 000 \$. Faisons l'évaluation en dollars d'aujourd'hui et on parlerait de plus d'un million de dollars.

Un projet de reconstruction qui remonte à 1949

Dès le 26 février 1949, le conservateur Paul Lavoie publie un article dans lequel il déclare : « Tout le monde désire instamment que le moulin soit relevé de ses ruines. () Reconstruisons le Moulin de Vincennes dont la silhouette si pittoresque continuera de rappeler, avec un charme inénarrable, la mémoire de nos Pères, leur manière de vivre, les us et coutumes des temps révolus. » Le journal *La Patrie* titrait à son tour, le 8 mai 1949 : « Il faut rebâtir le Moulin de Vincennes ». En juin 1979, dans le bulletin du Comité de promotion du patrimoine de Beaumont, L'Oseilleur, Gaston Cadrin insiste sur l'importance des moulins à eau dans la vie économique des paroisses et sur l'intérêt indéniable de ce site du point de vue archéologique. En 1981, Marc Bégin présente un rapport de recherche sur l'environnement à Beaumont³ et il recommande de le rendre plus visible : « Tous les citoyens de Beaumont se doivent d'aller admirer ce site, un des plus beaux de la municipalité ». La même année, Rosaire St-Pierre prend le temps de mettre par écrit l'histoire de Michel Vien, dernier meunier du moulin de Vincennes⁴. Dès lors, des Beaumontois rêvent de reconstruire ce monument historique. Celui qui en fut l'âme et qui y mit toutes ses énergies jusqu'à sa mort fut Rosaire Saint-Pierre. En 1988, avec l'aide de Gérard Marcoux, il élaborait un dossier complet et exhaustif, lequel fut déposé au maire Jean-Maurice Vézina. Le dossier, disponible à la bibliothèque Luc-Lacourcière, totalise au-delà de 200 pages, contient textes, revue de presse, plans et photos. Il fait un historique du Moulin de Vincennes,

du Sieur de Vincennes, de l'architecte Lorenzo Auger qui l'a restauré et de Michel Vien, dernier meunier du moulin. Il se termine par l'historique du projet de reconstruction du moulin.

Deux documents de référence sont particulièrement utiles pour connaître l'histoire du moulin de Vincennes : Roy, Pierre-Georges (1919) *Le Sieur de Vincennes. Fondateur de l'Indiana et sa famille*, Québec, Charrier & Dugal Éditeurs. Roy, Pierre-Georges (1943) *À travers l'histoire de Beaumont*, Lévis. En introduction, les auteurs écrivaient : « Cette recherche nous a fait voir l'immense perte subie par la collectivité beaumontoise par ce malheureux incendie. Nous gardons l'espoir qu'avec de la bonne volonté et la collaboration de tous les gens du milieu, ce joyau de notre patrimoine national puisse revivre un jour. »

De son côté, M. Marcoux écrit, en préface, au nom du Comité de gestion du Parc Camping municipal Vincennes de Beaumont : « Lors de la réunion du comité de gestion du Camping Municipal de Beaumont, les membres présents ont unanimement convenu de la grande nécessité de doter le parc camping d'une salle communautaire afin de couvrir certaines activités des campeurs et du même investissement donner au parc camping l'attrait touristique qui lui vaut son nom, comme le démontre le présent document en remontant jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Reconstruire le moulin de Vincennes en lui donnant l'apparence connue avant l'incendie de 1949 et en aménageant l'intérieur suivant nos besoins, est à notre avis un projet pratique, original et faisable. » Un dossier de demande de subvention fut finalement élaboré et présenté par la municipalité à divers programmes, le 29 mai 2001⁵ « Le projet vise à



Moulin de Vincennes-2004 - Ph. Jean-Claude Tardif

reconstruire le Moulin de Vincennes selon les plans et photos d'origine. () Nous envisageons reconstruire ledit moulin afin de lui conférer un double rôle, soit celui de centre communautaire pour les usagers du camping et un musée qui nous permettrait d'exposer des oeuvres qui appartiennent déjà à des collectionneurs dont le plus illustre d'entre eux dans notre région, monsieur Rosaire St-Pierre, spécialiste en conservation et restauration du patrimoine. » Le 11 octobre 2002, le projet franchit une étape déterminante avec l'annonce de l'octroi par les deux paliers de gouvernement.

L'objectif affiché est de conférer au Moulin « un double rôle soit celui de musée d'oeuvres de collectionneurs régionaux et de bâtiment communautaire pour le camping municipal Vincennes. () La réalisation de ce projet permettra de favoriser la transmission des techniques artisanales reliées au patrimoine architectural, ainsi que la diffusion d'informations sur la culture et sur l'histoire de la région de Bellechasse. Il permettra également au camping municipal Vincennes d'améliorer les services offerts à la clientèle de villégiature et de plein air. » C'est le 29 juin 2006, en présence de Rosaire St-Pierre, l'initiateur du projet, de son fils Yves, l'artisan du projet, de l'architecte Luc Fontaine et du maire André Goulet, que fut inauguré ce joyau des moulins de Beaumont. □

1 Le dernier seigneur du fief de Vincennes fut Narcisse-Constantin Faucher, avocat, père de l'écrivain Narcisse Faucher de Saint-Maurice.
 2 Puis ce fut au tour de l'Office du tourisme de la province de Québec d'en partager l'usage avec le ministère de la Chasse et de la Pêche et de l'intégrer à son réseau de relais routiers. Il y aménagea un « camping modèle » en 1967-68.
 3 L'Oseilleur, vol. 6 no 3, juin 1981. Voir en particulier les pages 47-48.
 4 L'Oseilleur, vol 6 no 4, octobre 1981, pp. 7-10.
 5 Résolution du conseil municipal No 2001-05-111 du 7 mai 2001.

La bourgeoise du village

Nicole Picard



François-Xavier Lachance & Eulalie Jobin - Ph : Archives famille Lachance

Vous la connaissez? Mais oui, vous passez près d'elle lorsque vous allez au cœur du village soit par le chemin du Domaine, soit par la route du Fleuve via le boulevard Mercier. Elle a gardé ses proportions d'origine et doit bien avoir dans les 160 ans. Elle est blanche avec des volets bleus aux fenêtres et trois lucarnes. Eh ! Oui, c'est bien elle, cette magnifique maison bourgeoise, sise au cœur du village, qui attire l'attention non seulement à cause des chênes majestueux qui l'entourent, mais également par le caractère incongru d'une maison bourgeoise dans un cœur de village modeste datant du régime français et ayant une vocation agricole. Son nom : la maison La Chesnaie. Ce que l'on sait d'elle ? Que, depuis 1973, elle appartient à la municipalité qui l'a vendue en 2008 à Mme Rolande Caron et M. Damien Théberge. Qu'un certain M. Lachance, agronome et professeur à l'institut agricole de La Pocatière l'a habitée, mais on n'est pas certain. Ce que l'on sait par contre c'est que sa propriété comptait des arbres variés dont les magnifiques chênes, qui lui ont valu son nom, et des arbres fruitiers à profusion. Plusieurs gamins de l'époque se rappellent y avoir « volé des pommes ». Monsieur Roger Patry,¹ fils de Sténio, 2^e voisin du domaine, la décrit ainsi «... Son entrée dotée de deux énormes piliers de ciment était imposante par sa taille et son apparence. Une allée de gravier

conduisait à une petite maison blottie au bout d'une plantation de chênes ce qui valut à cette maison le vocable de La Chesnaie, qui d'ailleurs était souligné par une stalle plantée en plein centre du seul terrain gazonné de ce domaine.» Les piliers sont encore en place, les chênes aussi, la maison a gardé son allure d'autrefois, mais son environnement a bien changé depuis la description faite dans l'acte de vente le plus ancien que j'ai pu trouver. Voici quelques moments d'histoire de cette maison bourgeoise qui a toujours appartenu à des familles financièrement à l'aise.

Les différents propriétaires

L'acte de vente no 23464 du notaire L. Philippe Sirois, datant du 24 juillet 1888, nous apprend que Wilbrod James Miller, avocat de la cité de Québec et marié à Beaumont le 8 janvier 1873 à Almanda Chabot² enregistré par bordereau des extraits de l'acte ci après mentionné. «*Que par acte de vente a lui consenti par Narcisse Augustin Martineau, rentier, demeurant dans la paroisse Saint-Étienne de Beaumont et passée à Québec devant J. Angers, notaire, le 24 juillet 1988, il est devenu propriétaire de un lot de terre en contractant (...) sur le plan et dans le lieu de renvoi officiel du Cadastre pour la dite paroisse de St Étienne-de-Beaumont dans le comté de Bellechasse sous le no 102 contenant 2 arpents de front sur 5*

arpents de profondeur plus ou moins et borné par devant au nord par le chemin public, par derrière (...) profondeur d'un côté à l'est par Louis Patry et d'autre côté à l'ouest par le dit Louis Patry et Ed. Turgeon avec ensemble la maison, grange étable, remise et autres bâtisses dessus construites.» Donc, en 1888, Narcisse Augustin Martineau était propriétaire du domaine sur lequel étaient construits la maison et des bâtiments de ferme, mais dont l'agriculture n'était pas l'activité principale étant donné les dimensions du lot. Depuis quand en était-il propriétaire ? Est-ce lui qui a construit maison et dépendances ? Sinon, de qui l'a-t-il acheté ? Il faudra poursuivre les recherches aux Archives et étudier les actes de propriété des lots voisins.

Wilbrod James Miller en fait don par testament holographe, en date du 17 décembre 1889, à son frère M. Edgar Miller, manufacturier de cigares, demeurant à Québec. Celui-ci le revend le 30 juillet 1904 à François-Xavier Lachance, maître-forgeron, de la ville de Québec après l'avoir habitée 15 ans et cultivé la terre comme en fait foi l'acte de vente passé devant le notaire Joseph Albin Boucher, qui décrit ainsi le domaine vendu.

«Un lot de terre maintenant connu au cadastre de Beaumont dans le comté de Bellechasse sous le no 102 contenant deux arpents de front par cinq arpents de profondeur (...) avec maison, grange étable et autres bâtisses, deux poêles (un dans la remise et l'autre dans le sous-bassement de la maison), un tombereau, une voiture (...) une charrue, une herse double, un pique, les fourches, ciseaux, et un râteau (...) un autre poêle dans le second étage, une traîne et autres instruments aratoires se trouvant dans les bâtisses, un saloir, une table dans le bas de la maison et les bancs se trouvant sur le terrain ».

C'était donc une terre cultivée avec animaux. Un dénommé Lachance, maître-forgeron, originaire de Saint-François I.O. la cultive jusqu'en 1913 pour vendre le domaine à son fils Antoine. Antoine vend à Rodolphe Mercier, prêtre et professeur au Collège de Lévis en 1953 et la donne à son frère Raymond, étudiant en notariat, l'année suivante, avec engagement de garder

¹ Texte écrit par Roger Patry racontant des souvenirs de jeunesse.

² Répertoire des mariages et nécrologies de Beaumont (1692-1982) Compilation de Rosaire Saint-Pierre, 1983, 66p.

sa mère, dame Rose-Délina Robitaille Mercier, veuve d'Oscar Mercier, courtier d'assurance de Saint-Anselme. Quant aux Paradis, ils l'ont acquise en 1957 de Raymond Mercier. Ils l'auront habité 16 ans. M Paradis était horloger, mais aussi barbier. Il recevait la clientèle au sous-sol par la petite entrée située à l'est, à l'arrière de la maison. Son épouse Mme Marguerite Blanche Mercier enseignait la musique et tenait une classe privée de niveau primaire, à la maison. Plusieurs enfants du village y apprirent à lire. Ils avaient 2 filles, Suzanne et Odette. Suzanne, née en octobre 1936, avait alors 23 ans. Elle se maria en 1961. Elle y vécut pendant 4 ans. Son 1^{er} recueil de poésie *À temps, le bonheur*, publié en 1960, était en vente à sa résidence de Beaumont. Le poète Yves Préfontaine, rencontré à l'été 2007, me raconta être venu chez Suzanne Paradis pendant les étés de sa jeunesse. Le magnifique parc servait de lieu de rencontre à plusieurs jeunes poètes. Acquise en 1973 de Jean-Baptiste

Paradis, la municipalité y installa les bureaux du secrétaire municipal, M. Edward Walsh, qui tenait jusque-là bureau dans sa maison. L'accueil et le bureau du secrétaire occupaient les pièces à l'arrière. Un bureau de médecin occupait les pièces avant de la maison, au rez-de-chaussée, alors que les pièces de l'étage servaient de lieu de réunion pour différents groupes, dont le Club-des-Vingt, groupe privé très impliqué dans la communauté, et ce, jusqu'à ce que la bibliothèque s'y installe. Puis le médecin a quitté, la bibliothèque a déménagé et les besoins d'espace de la municipalité ont augmenté utilisant tous les espaces disponibles jusqu'à sa vente en 2007.

Évolution du terrain

Resté intact jusque dans les années 50, le lot 102, de 2 arpents de front et de 5 arpents de profondeur, à subi 15 subdivisions : détournement de la route nationale (132) à l'extérieur du village, construction de l'école Notre-Dame-de-la-Confiance, en bordure de

la 132, détruite dans les années 80, remplacée par la résidence La Croisée du Bonheur, et le morcellement des terrains au sud de la route 132 ; ces subdivisions suivirent l'évolution du développement de la municipalité. Le boulevard Mercier est un don de Raymond Mercier à la municipalité pour permettre un accès entre le chemin du Domaine et la nouvelle route nationale (132) à la condition de conserver intacte la rangée de chênes. C'est pour cela que cette petite route est divisée en deux et porte le nom de boulevard Mercier. Le quotidien *Le Soleil* du lundi 17 février 1975, titre «*Citoyens de Beaumont, vos chênes seront protégés!*» faisant référence à une pétition signée par 275 contribuables pour sauver les chênes menacés d'être coupés pour acheminer l'électricité au HLM en construction. Les fils prirent un autre chemin. Quoi qu'il en soit, la maison trône toujours au coeur du village. Elle a trouvé de nouveaux propriétaires qui écriront une autre page de son histoire. □

Le magasin Blais-Turcotte

Par Jean-Claude Tardif

Situé au numéro 48, rue du Domaine, en plein cœur du village de Beaumont, l'actuel bureau municipal occupe une partie du Centre communautaire. Tous se rappellent qu'il y eut là une quincaillerie qui a fait longtemps l'affaire des entrepreneurs en construction et des consommateurs locaux. Mais qui se rappelle qu'auparavant, il y a eu un magasin général? Afin de ne pas perdre de vue l'origine de cette belle construction à toit mansardé, montée sur trois niveaux et dont l'espace d'habitation était situé à l'étage, il faut remonter dans le temps, soit à partir de 1880.

Voici la chronologie

1880, le lot 95 est enregistré pour la 1^{ère} fois.

1880, Pierre Pelletier acquiert le Lot 95. On peut présumer que la résidence actuelle avec sa toiture de forme mansarde est déjà construite.

1884, Séraphin Lafrenaye acquiert le Lot 95.

1889, Célestin Lamothe acquiert le lot 95.

1908, Donat Roy acquiert le Lot 95.

1908, Fortunat Blais acquiert le Lot 95 et opère un magasin général.

1941, Alfred Turcotte, originaire de St-Joseph de Kamouraska, acquiert le Lot 95 et habite l'étage supérieur avec sa famille tout en poursuivant l'activité du magasin général et d'une épicerie.

1959, Les fils Benoît et Gilbert Turcotte acquièrent le Lot 95.

1965, Les frères Turcotte ajoutent un entrepôt destiné à la vente de matériaux de construction.

1972, Les propriétaires réorientent les opérations du magasin général. Ils se spécialisent dans le commerce d'une quincaillerie, tout en conservant la vente de matériaux de construction.

2001, la quincaillerie cesse ses activités en novembre.

2002, la Municipalité de Beaumont acquiert le lot 95 avec ses bâtiments en mai.

2002, le 3 septembre, le Conseil municipal crée le Comité de revitalisation du cœur du village. Celui-ci remet son rapport le 17 février

2003 et recommande notamment de faire de la quincaillerie un centre communautaire, de le relier à la salle paroissiale et d'agrandir cette dernière en empiétant sur le terrain de la quincaillerie.

2003, les travaux de rénovation tant à l'intérieur qu'à l'extérieur débutent en juin pour se terminer en août. Pendant l'été, la population est invitée à venir assister à trois journées portes ouvertes afin de constater les résultats. Dès l'automne, les salles sont utilisées tantôt pour des

1 M. Fortunat Blais est décédé à Beaumont, le 21 juin 1944 à l'âge de 69 ans. Son épouse, M^{me} Marguerite Duquet, est décédée à Beaumont, le 16 mai 1951 à l'âge de 79 ans. Ces informations et les photos qui accompagnent ce texte nous ont été fournies par M. Charles-Eugène Blanchet, maire de St-Charles. Monsieur Fortunat Blais était son grand-père, soit le père de sa mère.

réunions d'affaires ou des repas de famille, tantôt pour des cours, tantôt pour les besoins des organismes du milieu ou des activités publiques. La MRC tient un Bureau d'accueil touristique pendant la saison estivale et un café-bistro est concédé à une équipe qui entreprend ses opérations le 10 décembre.

2004, au cours de l'hiver, des bénévoles complètent la restauration des étages supérieurs du bâtiment principal. Durant ce temps, la municipalité forme un comité du Centre communautaire avec mission de mener à terme la phase 2 des travaux qui consistent à relier la quincaillerie à la salle paroissiale et d'agrandir cette dernière de 50%. Les travaux sont réalisés au cours de l'été 2004.

Qui sont ceux qui ont été à l'origine du projet? Faisons d'abord un bref retour dans le temps. Il y a plusieurs années, chaque communauté disposait de commerces et de services de proximité. On n'hésitait pas à construire des résidences qui pouvaient accueillir de

tels services. Qu'on songe à l'hôtel Briand, au bureau de poste qui s'y trouvait, à la caisse populaire qui était tenue dans la maison privée par madame Monique Vézina-Turcotte, aux salons de coiffure, à la boucherie Patry, etc. Il y avait également deux magasins généraux à une certaine époque : celui de Thomas Patry, voisin de la fameuse « Côte à Thomas » et le magasin Turcotte.

Ce qu'il y a de particulier avec le magasin Turcotte, c'est qu'il avait son double. Si l'on regarde la maison située au coin du Boulevard Mercier et de la rue du Domaine, on a deux architectures similaires. En plus d'être coiffés par un toit mansardé, les deux comprenaient un commerce au rez-de-chaussée et deux étages de vie pour le propriétaire et sa famille. Dans le cas du magasin Turcotte, il s'agit d'une tradition qui a débuté sous le règne d'un dénommé Fortunat Blais. Originaire de St-Charles, ce dernier a entrepris au début du siècle de diversifier son activité agricole. Il a d'abord vécu dans l'ancienne maison de Robert Patry, qui était à l'époque une maison à logements, voisin de la maison de Sténio

Patry. C'est plus tard, soit en 1908, qu'il acquiert la maison située au numéro 48 de la rue du Domaine qui était à l'époque, il faut s'en souvenir, la route transcanadienne, et cela jusqu'en 1950¹. Il opérera ce commerce jusqu'en 1941 alors qu'un habitant de Kamouraska, M. Alfred Turcotte, en prend possession et poursuit la même activité, laquelle sera reprise par ses fils, Benoit et Gilbert. Ces derniers ont si bien conservé l'intégrité du bâtiment qu'il fut aisé de lui redonner ses allures d'autrefois. Si vous passez par là, sollicitez un privilège, celui de voir les étages supérieurs, la cuisine, les traces du foyer, les murs, les plafonds, les fenêtres. Comment la conversion en centre communautaire s'est-elle faite? Je revenais m'installer à Beaumont après une absence de quatre ans lorsque le maire de l'époque me sollicita pour animer un comité de revitalisation du cœur du village. La municipalité venait d'acquérir l'ancienne quincaillerie désaffectée pour éviter qu'elle ne tombe entre les mains d'intérêts privés et devienne un vaste espace d'entreposage, privant ainsi la cour de l'église de stationnement et coupant tout espoir d'agrandissement de la salle paroissiale. Mon but de revitalisation était doublé d'une préoccupation de protéger ce joyau du patrimoine. Avec un comité formé de 8 membres, dont 4 représentants de la population (jeunes, aînés, anciens, nouveaux, hommes, femmes), 2 représentants des organismes (l'Âge d'or, le comité culturel et le comité d'embellissement), 1 représentante du conseil municipal et la directrice des travaux publics, nous avons entrepris d'élaborer un projet, de le soumettre à plusieurs consultations publiques, d'aller décrocher des subventions et surtout de mobiliser une véritable armée de bénévoles. Après 6 mois de travaux, de consultations des organismes du milieu et de portes ouvertes, le comité a remis son rapport final au conseil municipal,



Magasin Blais au début du 20^e siècle
Ph : Archives Charles-Eugène Blanchet

² Après quelques années d'activités dirigées par deux locataires, le projet cessa et fit place aux bureaux municipaux.

le 17 février 2003. Agrandir la salle paroissiale et la rattacher à l'ancienne quincaillerie ont constitué la colonne vertébrale des réflexions puisque le besoin d'espace s'exprimait de toute part. Prévoir une salle dédiée aux jeunes était également présent. Prévoir une utilisation communautaire future des entrepôts était dans le décor dès le départ. La seule recommandation qui fit long feu fut le projet de café-

bistro². La 1^{ère} phase a été complétée à l'été 2003, grâce en partie à une subvention gouvernementale de 157 000\$ et à l'apport de 600 heures de bénévolat de la part de contribuables de Beaumont. L'ouverture officielle du Centre communautaire a eu lieu le 13 décembre 2003. Les travaux d'agrandissement se sont poursuivis en 2004 et 2005. Le Club de l'âge d'or y a investi l'équivalent de 10 000\$ et la

caisse Desjardins des Seigneuries de Bellechasse 25 000\$, ce qui démontre la solidarité dont sont capables une population et ses organismes face à un projet mobilisateur. C'est ainsi que revit, des années plus tard, un bâtiment communautaire passant de tout ce que représentait à l'époque un magasin général à ce que représentent aujourd'hui un centre communautaire et un bureau municipal. □

La berçante de Beaumont

Jean-Claude Tardif

Paul-Louis Martin a écrit un volume complet sur la berçante québécoise, son origine, sa fabrication, son usage, les types de chaises, les artisans qui les ont fabriquées et même les collectionneurs¹. Ce qu'il nous apprend, c'est qu'il en existe une qui est propre à Beaumont. Fabriquée de bois d'érable, de frêne ou de merisier, elle est assemblée à tenons et mortaises.

Elle remonterait à 1845. Messieurs Arthur Labrie et Luc Lacourcière en possédaient plusieurs. Monsieur Rosaire Saint-Pierre en avait une à deux places, c'est-à-dire qu'elle était conçue pour « le cavalier et sa blonde ».

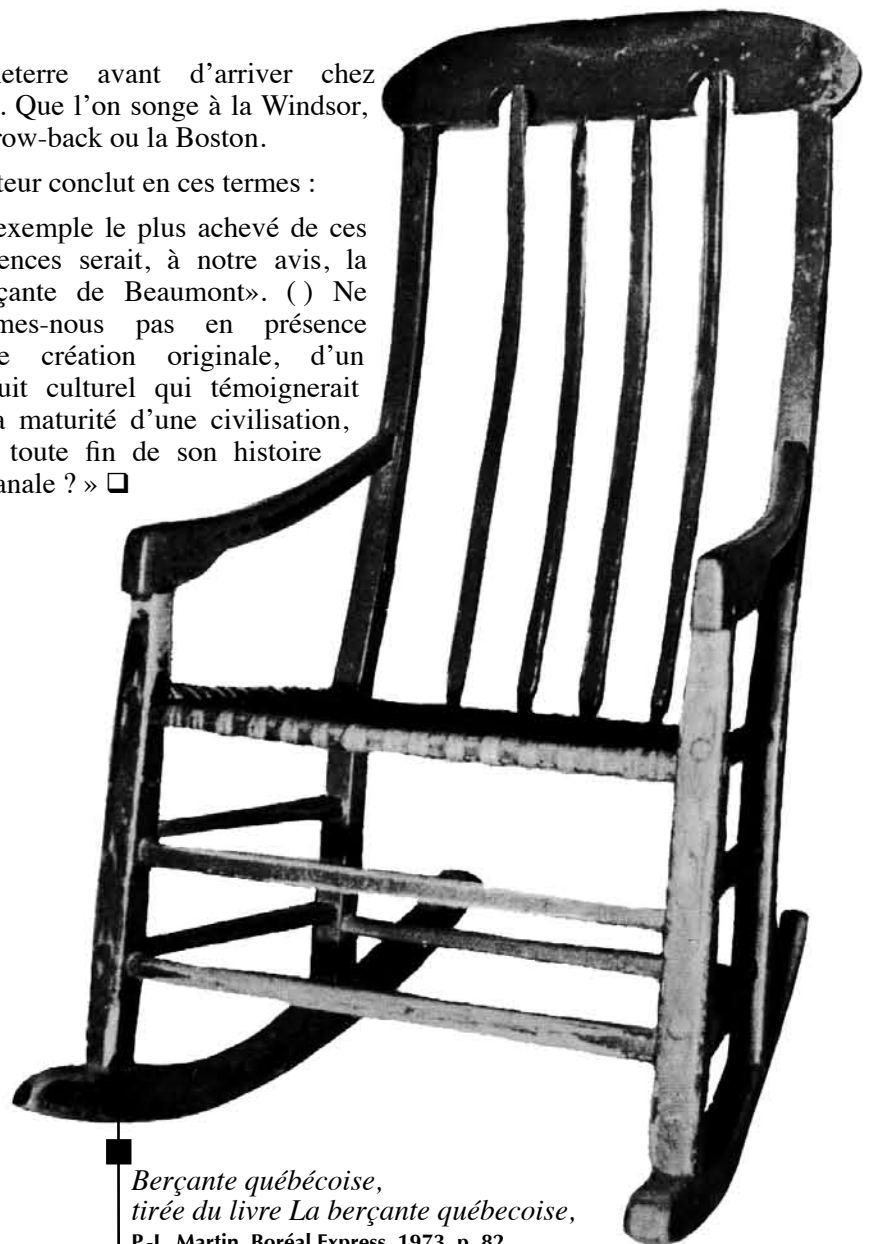
Lors du décès de monsieur Lacourcière, ses biens ont été vendus à l'Hôtel des encans à Montréal, étant donné qu'il était décédé sans héritier ni testament. Monsieur Rosaire Saint-Pierre était présent et il nous en a ramené une que nous conservons jalousement. Le dossier est orné de 4 barreaux verticaux, plats et amincis en pointes de flèche. Les accoudoirs sont surbaissés et l'extrémité de chacun s'orne d'une poigne plutôt anguleuse.

Selon Martin, ce qu'on appelait à l'époque le « siège berçant » ne serait apparu au Québec qu'au début du 19^e siècle. Il s'agirait d'une tradition anglaise importée en Nouvelle-

Angleterre avant d'arriver chez nous. Que l'on songe à la Windsor, l'Arrow-back ou la Boston.

L'auteur conclut en ces termes :

« L'exemple le plus achevé de ces influences serait, à notre avis, la «berçante de Beaumont». () Ne sommes-nous pas en présence d'une création originale, d'un produit culturel qui témoignerait de la maturité d'une civilisation, à la toute fin de son histoire artisanale ? » □

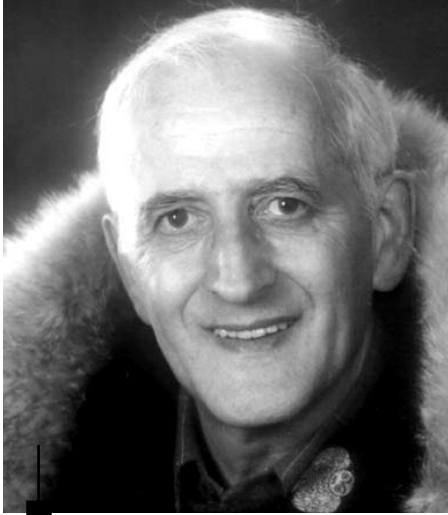


Berçante québécoise, tirée du livre La berçante québécoise, P.-L. Martin, Boréal Express, 1973, p. 82

¹ Martin, Paul-Louis, La berçante québécoise, Montréal, Les Éd. Du Boréal Express, 1973, 170 p.

La Maison «Saladin d'Anglure», un peu d'histoire

Par Françoise Morin



Bernard Saladin D'Anglure
2009

Depuis 1976, le «160, chemin du Domaine» (auparavant dénommé «Maison Roy» et plus anciennement «La maison du Français») appartient à l'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure, professeur émérite à l'Université Laval et grand spécialiste des Inuit. Natif de France et Québécois d'adoption, il y a élu domicile, près de deux cent trente ans après qu'un autre Français, Jean Dangeuger dit Le Chasseur l'eut construite pour sa famille, derrière l'Église de Beaumont, où elle se trouvait avec sa petite grange jusqu'en 1971, au bord du chemin du Roi.

Dangeuger dit Le Chasseur est né en 1704 près d'Orgival, dans les Yvelines, à une cinquantaine de kilomètres de Paris. Il est mort à Beaumont le 7 juin 1770. La première mention de sa présence en Nouvelle-France date de 1728; il fait alors partie du détachement des troupes de la marine sous le commandement de Pierre de Vaudreuil-Cavagnial (futur Gouverneur de la Nouvelle-France); en 1729, il passe sous celui de Nicolas des Méloizes, dont la fille Angélique, épousera en 1746 Michel Jean Hughes Péan (1723-1782), officier des troupes

de la Marine, qui jouera un rôle déterminant dans l'implantation de la famille Dangeuger à Beaumont. Les parents de celui-ci ont en effet acquis en 1736 la seigneurie de la Livaudière qui jouxte celle de Beaumont. Ils gagnent en 1744 un procès qui fera de cette seigneurie (connue aussi sous le nom de Saint-Michel) une des plus importantes de la région. Péan père fait démonter alors la machinerie du vieux moulin à farine de la rivière Boyer pour l'installer dans le vétuste moulin seigneurial de Beaumont situé au pied de la falaise de la chute Mailloux, après avoir racheté leurs parts aux Seigneurs de Beaumont et leurs droits de mouture. Ces droits étaient forts lucratifs pour qui possédait un grand domaine constitué de bonnes terres agricoles, et un moulin bien entretenu, proche du Saint-Laurent. Et cela d'autant plus que Péan fils obtiendra en 1752 une nouvelle et importante extension de la seigneurie. Mais il faut aussi un meunier compétent et travailleur et Dangeuger sera l'homme de la situation.

Après les six années de son engagement militaire, il est en effet revenu à la vie civile et a épousé (1735) à Québec, Angélique Roulois. On le retrouve ensuite dans plusieurs actes, comme meunier au moulin des Jésuites de Sillery (1738), puis à celui de la Pointe-de-Lévy (1743), et enfin à celui de Saint-Michel (1748), qui est en fait le moulin «Péan» situé à Beaumont, à la limite de Saint Michel. Ce qui explique sa citation dans un autre acte (1749) comme «Maître-farinier de la Seigneurie de Beaumont, où il réside». C'est là que naîtront la plupart de ses nombreux enfants. Mais il figure aussi (1756) sur la liste des censitaires du 3^e rang de la seigneurie de la Livaudière, avec la mention «absent», peut-être en raison de l'épidémie de petite vérole qui commençait à sévir parmi les réfugiés acadiens. Il achète enfin en 1759 la terre de François Turcot, un Français

réfugié d'Acadie¹, et accueilli dans ce même domaine dont le Seigneur n'est autre que Michel Jean Hughes Péan... Celui-ci s'était associé avec l'Intendant Bigot, devenu dit-on l'amant de sa femme (Angélique des Méloizes). Péan avait obtenu en 1750 le contrat de fourniture des blés et des farines – détenu jusque-là par sa famille maternelle – il en faisait l'exportation jusqu'aux Antilles. La mouture du blé s'opérait dans son moulin de Beaumont et le blutage des farines dans l'entrepôt voisin. On peut penser que Dangeuger ne dût pas ménager sa peine avec une telle responsabilité. Péan lui faisait livrer du grain obtenu à très bas prix de ses censitaires, en attendant que son associé l'Intendant Bigot fixe un prix officiel beaucoup plus élevé. C'était alors le temps de le revendre ou de le moudre et, pour les commanditaires, de faire d'immenses profits...

L'enrichissement spectaculaire de Péan et de Bigot – qui se comptait en millions de livres – leur valut d'avoir affaire à la justice royale à leur retour en France (1763) et de séjourner à la Bastille. Le soldat-meunier eut de nombreux descendants qui ont essaimé le long de la rive sud du Saint-Laurent jusqu'à Rimouski et Sainte-Luce où ils sont toujours présents. On retrouve un petit-fils Joseph Dangeuger (1797) dans la seigneurie de Livaudière. Un arrière-arrière-petit-fils, Gabriel LeChasseur épouse en 1839 une Labrecque à Beaumont; c'est dans leur maison [qui deviendra la maison Roy] qu'en 1855 Mademoiselle Bechette faisait la classe aux garçons et aux filles de l'arrondissement no.2, d'après P-G. Roy dans son *Histoire de Beaumont* publiée en 1943. Cet auteur mentionne aussi un Joseph LeChasseur, censitaire de la seigneurie de Vincennes en 1859, et enfin une Adélaïde Dangeuger dite LeChasseur, dont l'époux, François-Xavier Turgeon, meurt le 6 février 1877 et est inhumé dans l'église de Beaumont. C'est la

dernière trace de cette famille que nous avons retrouvée pour Beaumont. La demeure ancestrale en pièce sur pièce à queue d'aronde, lambrissée de planches verticales avec une charpente en croix Saint-André et un toit en pavillon recouvert de bardeaux de cèdres est d'inspiration française, et de style dit normand. Sa construction remonterait aux années 1740, selon Rosaire Saint-Pierre qui en assura avec ses fils le déplacement et la restauration. Elle faisait partie des rares bâtiments constituant le cœur du village sous le régime français et figure sur une carte dressée par le général Murray (1760). D'après la tradition orale, les généraux Wolfe et Monkton y auraient dormi lors du siège de Québec.

En plus d'avoir servi d'école, elle a été utilisée comme bureau de poste. Au XIX^e siècle, elle a subi des transformations de style néo-classique : un redressement des pans de toit latéraux, un déplacement de la cheminée en pignon et la construction en façade d'un fronton avec fenêtre centrale. Dans les années 1960, Rosaire Saint-Pierre, qui possédait une maison ancestrale à Beaumont acheta à la famille Turgeon, une parcelle du domaine seigneurial de Beaumont, pour y déménager l'ancienne maison Goupil, de Saint-Vallier où aurait vécu La Corriveau. Il travaillait encore à sa restauration quand les propriétaires du magasin Turcotte et du terrain où se trouvait la Maison Roy, voulurent la démolir pour agrandir leur cour à bois. Un amateur, Gilles Hébert leur

acheta alors la maison en s'engageant à la démonter et l'enlever du terrain, mais devant la complexité de l'opération, il la revendit en 1971 à Rosaire Saint-Pierre. Celui-ci, aidé par ses fils, démontra la toiture et fit transporter et installer le carré sur un solage qu'il construisit sur son terrain, à côté de la maison Goupil. Une première phase de la restauration fut effectuée en 1971. Il voulait y installer son vieux père, qui malheureusement décéda avant la fin des travaux. Par un étrange hasard, cette même année, Bernard Saladin d'Anglure, venu visiter Thérèse La Vallée qui habitait une maison proche, un peu en contrebas du cap et possédait une importante documentation sur l'art inuit, photographia la maison sur son nouveau site, alors que la charpente était en cours d'assemblage.

L'hiver 1972 l'Université Laval lui ayant proposé la direction du département d'Anthropologie, il loua une maison à Cap-Rouge avec vue sur le fleuve Saint-Laurent. C'est là que son fils Guillaume passa les premières années de sa vie. Mais en 1975, le bail ne fut pas renouvelé et l'anthropologue se mit en quête d'une maison près du fleuve. Au cours de l'été, alors qu'il traversait Beaumont, il passa devant le 160 chemin du Domaine où un écriteau indiquait « À Vendre ». Les occupants saisonniers, deux acteurs du théâtre de Beaumont-Saint Michel, le mirent en rapport avec Mr. Saint-Pierre qui lui vendit la maison. Alors commença un long

travail d'aménagement respectueux du style et de l'esprit de cette demeure qui avait hébergé au moins huit générations avant lui. L'isolation fut renforcée par un lambris extérieur ; un plancher ancien fut installé au sous-sol ainsi qu'un plafond à caissons, une salle de bain et une chambre d'enfant ; le grenier fut transformé en bureau et chambre à coucher ; une galerie fut ajoutée, côté fleuve, le terrain en pente fut aménagé en terrasses et des arbres furent plantés. Enfin, une petite grange du village de Saint Gervais, sur le point d'être démolie par son propriétaire, fut achetée, démontée, et reconstruite près de la maison dans le même style. C'est là que depuis plus de trente ans ont été écrits les nombreux articles et livres sur les Inuit, de Bernard Saladin d'Anglure, et ceux sur les Shipibo d'Amazonie péruvienne de Françoise Morin, sa femme, elle aussi anthropologue, sans compter leurs travaux communs sur les autochtones de Sibérie, le chamanisme et les droits des peuples autochtones. C'est là aussi que Guillaume vient régulièrement se ressourcer avec la troupe d'artistes inuit Artcirq qu'il a mise sur pied au Nunavut, à l'occasion de leurs spectacles dans la région de Québec ou ailleurs dans le monde.

Nos remerciements vont à Madame Saint-Pierre, Yves et Diane Saint-Pierre, Raynald Lessard, Antonio Lechasseur et Bernard Saladin d'Anglure pour les informations qu'ils nous ont obligeamment fournies. □

¹ Selon P.-G. Roy (1943), le 14 août 1762, le grand voyer François-Joseph Cugnet, à la demande des habitants de Saint Charles de Bellechasse, réglait que tous les habitants des Seigneuries de Péan et de Beaumont qui portaient leurs grains au moulin de l'Acadien, qui ne manquait jamais, donneraient chacun une journée de corvée pour parachever le chemin qui y conduisait... Y a-t-il un lien entre cet Acadien, le moulin et Dangeuger ? La question est posée.

Merci à toutes et tous

La Société historique de Bellechasse remercie M. Jean-Claude Tardif de Beaumont et son épouse Nicole Picard, qui ont mobilisé une équipe de collaboratrices et collaborateurs pour produire ce numéro spécial sur Beaumont.

Jean-Pierre Lamonde, Président SHB



O'Farrell



Lapierre



JOHN O'FARRELL et LUCIE LAPIERRE, grands-parents

« Nous croyons à l'importance du patrimoine et de l'histoire de Bellechasse pour les générations actuelles et futures et nous encourageons les actions entreprises pour leur mise en valeur. Notre caisse aussi. »

Caisse populaire Desjardins
de la Vallée de l'Etchemin

Caisse populaire Desjardins
des Abénakis

Caisse populaire Desjardins
des Rivières Boyer et Etchemin

Caisse populaire Desjardins
du Mont de Bellechasse

Caisse Desjardins
des Seigneuries de Bellechasse



Desjardins

Caisse de Bellechasse